

IV

L'homme est l'animal qui sourit. (Anonyme Inuit)

TdM

Sourire.....	6
Peur de voler	6
Individu	7
Le cellulaire.....	8
Au travail !.....	9
Affamés	10
Clochards	10
Cora.....	12
Nobel.....	12
Homo	13
Sauvages	14
Paysans	14
Up to date.....	14
Déformations professionnelles	15
<i>Publicité</i>	15
Rire et pleurer.....	15
Photo et mots	16
La bourse	17
Le ski.....	18
Jeu.....	19
Style.....	19
Argent	20
Fin XIXe	20
Ferrari	20
Aider	21
Le monde a déjà changé.....	21
Cervipulation	22
Souliers espagnols	22
Le meunier	23
Les mets intelligents	24
Variété.....	25
Travailleur.....	25
Mon char.....	25
Fiiiiiiissssssstststst	26

Ceuvres.....	27
Poux de San José	28
Todd et pas que Todd.....	30
Élites	35
Débile.....	35
RDI.....	36
Cultivés	36
Guerre et sang.....	36
Juges et poètes	37
Images et sagesse	38
EF103603.....	38
Lecture.....	39
Ski et bureaucrates	39
Sujet.....	40
Induction	41
Porcins	41
Souffle divin.....	41
Pourboire	41
Business is business.....	42
Jessie Jackson	42
Monde peureux	42
Plumes et patates.....	42
Foule	43
Discret.....	43
Trouver	44
Coups de pieds au c... ..	44
Droguée et propre	45
Profession.....	45
Inversion	46
Bleu.....	46
Rouge et bleu	47
Nom du père	47
Homme normal.....	47
<i>Émusclation</i>	48
Émusclation et souris.....	49

Culture qui aide les filles en difficulté	49
Unheimliche.....	50
Ivrognes	50
Signe de vie	51
Soccer et littérature	51
Rire et frapper	52
Flâner.....	52
Lynchés.....	52
Carrière	52
Dernier jour de l'an.....	53
Conscription.....	53
Famille	54
Merci	54
Prophète	55
Double peur	55
Tiqqun	55
Trous et tours.....	57
Caractères	58
Juges	58
Les seigneurs des anneaux	58
Char et vélo.....	59

Sourire

Il y en de plus ou moins bien réussies, mais il y en a tellement ! Je parle des définitions de l'homme comme animal spécial. Il faut dire qu'on commença très tôt, probablement quand les différences étaient moins facilement détectables qu'aujourd'hui, au moins par les hommes. On a déjà dit qu'il est animal *politique* ou celui qui est doté de *langage* et, dans la même foulée, on a parlé de celui qui crée des *symboles* ; on a écrit qu'il est animal *conscient de la mort* ou, ce qui n'est pas très différent, *conscient de soi* ou tout simplement *conscient* ; on a souligné qu'il est animal qui *marche sur deux pattes*, qui a des *mains* et qui *fabrique des outils* (on a aussi vanté l'homme comme animal qui *raisonne* et c'est peut-être pour cela que, quand il s'est retrouvé avec ces deux mains libres, il a commencé à fabriquer des gadgets) ; on a pensé qu'il est animal qui vit dans un *monde*, qu'il a une *histoire*, qu'il fait des *projets* ; on n'a cessé d'opposer la *mémoire volontaire* de l'homme à la mémoire involontaire des animaux, même si, depuis au moins un siècle, on insiste beaucoup sur la mémoire « animale » qui, comme ils disent, ne nous rend pas plus bêtes, mais plus « hommes de civilisation » — ou qui souffrent de la civilisation — ; on est aussi allé plus loin, en pensant qu'il est le *berger* de l'Être ce qui revient, à bien y penser, à rendre l'Être (Dieu ?) et non l'homme, animal. On en dit de choses sur l'homme comme animal ! mais la définition que je préfère est la suivante : l'homme est l'animal qui *sourit*.

Peur de voler

« Garde les pieds sur terre. » Cette exhortation, adressée à un ami qui s'emballe et risque de se casser la figure contre le premier poteau venu, est un moyen pour déjouer une psyché gonflée de désirs qui ne peut qu'exploser dès que l'atmosphère se raréfie. Elle peut aussi être un appel à un réalisme de bas étage et à une acceptation misérable des méfaits de la vie (et que cela soit le fruit d'une traversée qui a laissé trop d'ecchymoses sur les sentiments de celui qui exhorte, ne lui donne pas plus de crédit). Mais, tout compte fait, cette exhortation adressée à quelqu'un qu'on connaît a quelque chose de bon et d'inéluctablement nécessaire : elle est l'indice d'une participation aux malheurs possibles d'autrui sans laquelle il est difficile d'imaginer, je ne dis pas une société humaine, mais même un petit cercle, tout petit, à deux, par exemple.

Quand cette exhortation change de cible et devient une proclamation politique ou philosophique « il faut garder les pieds sur terre », ou une invitation masquée au renoncement « gardons les pieds sur terre », alors il faut commencer, sinon à voler ou à sauter, au moins à marcher (qu'en gardant les pieds sur terre on puisse glisser devrait faire réfléchir l'armée de réalistes qui proposent aux hommes l'objectif de caresser le terrain comme des vers de terre), en levant un pied après l'autre.

Certains ne volent pas plus loin qu'une vieille poule, d'autres comme des outardes survolent des

pays entiers ; il y a ceux qui volent quand le poids de l'âge ne les opprime pas encore et il y a ceux auxquels les années font pousser les plumes ; on peut voir des hommes tranquilles s'envoler des bras de leur femme et des don Juan baisser les ailes pour picorer dans la cour de leur bobonne... On a tous besoin de voler et c'est pour cela que « garder les pieds sur terre » ne peut pas devenir un principe de vie en société. Que, quand certains volent, d'autres soient tranquillement plantés dans leur salon ou que, quand certains se cassent la figure en retombant sur la tête, d'autres s'entraînent à voler, c'est tout à fait normal. La manière la plus juste de « garder les pieds sur terre » c'est de ne pas toujours garder les pieds sur terre. Ceci est vrai surtout pour ceux qui écrivent des livres, car lorsqu'ils ont trop les pieds sur terre leurs livres sont inutiles et dangereux : ils empêchent deux fois de voler : la première parce qu'ils font rester assis¹ à les lire et la deuxième parce qu'ils invitent à accepter le monde tel qu'il est. Tel qu'il a été fait par d'autres que nous.

Individu

J'ai un certain nombre d'amis sociologues. Je discute souvent avec eux des « grands » thèmes qui nous occupent : l'État, le travail, les femmes, la communauté, l'individu... J'ai rarement des difficultés à les suivre même si parfois je ne connais pas leurs auteurs (je m'aperçois très vite que les noms qu'ils viennent de citer ont dit des choses qui avaient déjà été dites, plusieurs fois, par d'autres auteurs qu'ils citaient il y a deux ans). La société de mes amis sociologues me fait souvent penser à une femme fort coquette et maligne qui, pour rester la même, change de style tous les ans. Aujourd'hui, en route vers soixante-dix ans, elle a les cheveux courts et des minijupes — nul besoin de lui enseigner que les jambes sont la partie du corps qui vieillit le moins vite ! Un concept m'a toujours donné des problèmes, celui de « l'individu comme produit de la modernité ». Je n'ai jamais bien compris ce qu'ils voulaient dire. Quand ils disaient qu'avant la communauté était tellement importante qu'on ne pouvait pas parler d'individu « souverain de lui-même », je n'avais cessé de leur demander « avant, quand ? Qu'entendez-vous par *souverain* ? Et j'allais leur chercher plein d'exemple dans Rome et la Grèce antiques d'individus *forts* dans des communautés *faibles* et « structurées en réseaux complexes », avec des « frontières poreuses ».

« Tu ne comprends pas, qu'ils me disaient. Tu projettes ta condition moderne. » Je leur citais Virgile, Horace ou Catulle. « Mais ça, c'est de la littérature ! Tu confonds tout. » Je me rappelle, mot par mot, une discussion avec une sociologue experte de féminisme. C'est moi qui commence : « Didon. Prends le rapport entre Didon et Énée ou entre Didon et sa sœur. Didon n'est-elle pas un individu, romantique, amoureuse comme une femme moderne... »

— Tu mélanges tout. Je ne dis pas qu'il n'y avait pas de femmes amoureuses, mais l'amour était différent...

¹ Version plus pessimiste : ils font perdre du temps.

- Quand je lis Virgile, je n'ai pas l'impression qu'il y a de grandes différences...
- C'est parce que tu projettes les idées reçues que deux siècles de romantisme ont mises dans ta petite tête...
- Et le « cynisme » d'Horace, lui aussi...
- Oui. Tu emploies la littérature comme un miroir qui reflète ta condition moderne.
- Et, toi ? N'emploies-tu pas, par hasard, la sociologie comme un miroir ?
- La sociologie est un instrument. Parfois j'ai vraiment l'impression que t'es complètement con... Tu projettes. »

« Tu projettes », c'était toujours leur façon de clore la discussion. Oui, je projette. Mais tu projettes aussi, et lui... n'en parlons pas. Nous projetons, tous.

Hier, la sociologue de Didon m'a annoncé qu'il y avait un livre qui aurait pu m'intéresser sur l'individu. Je l'ai acheté parce qu'étant jusqu'au cou dans la *Grammaire de la multitude*, je ne pouvais pas ne pas m'intéresser à *Grammaires de l'individu*². La première phrase, avec sa « béance de la modernité », m'a légèrement irrité. La deuxième m'a donné l'espoir de trouver un sociologue que ne me répétait pas, pour la nième fois, son baratin sur individu et modernité : « *Pour toutes les sociologies de la modernité l'individu est la source d'une difficulté intellectuelle majeure* ». Je n'en avais jamais douté, même si mes amis m'avaient presque convaincu que c'était moi qui avais les difficultés. Et puis « (...) *dès sa constitution en tant que discipline la sociologie s'est efforcée, à partir d'une représentation dominante de la vie sociale, de lui ôter toute centralité* (...) ». Même si le livre a l'air très pédant et, parfois, jargonneux je me suis tapé toute la longue introduction qui, comme diraient mes amis socios, « situe la problématique », parce que j'ai trouvé qu'elle fait ressortir très clairement comment les sociologues projettent — oui, projettent — leurs visions.

L'individu de la sociologie est l'individu de la sociologie. Il suffisait de le savoir.

Le cellulaire

Je viens d'écouter sur une chaîne de télé pour gens cultivés, un quidam, professeur de quelque chose, un homme qui pense et qui comprend l'extrême danger qui nous menace : celui d'accepter les outils de la technique comme s'ils étaient une nécessité et pas le résultat d'une économie débridée.

À titre d'exemple, il prend l'omniprésent (dans les débats qui approfondissent les questions dont les gens ordinaires ignorent même l'existence) cellulaire. Ce savant nous dit quelque chose qu'on a entendu des centaines de fois, mais il le dit avec un ton tel qu'on a l'impression que c'est la première fois que nous l'entendons : « le cellulaire nous permet de parler avec les gens qu'on aime quand on en a besoin ; d'écouter des amis qui veulent nous faire participer à leurs joyeuses découvertes ; d'écouter de la musique dans nos

² Paolo Virno, *Grammaire de la multitude*, Conjonctures/l'éclat, 2002. Danilo Martuccelli, *Grammaires de l'individu*, Folio Gallimard, 2002.

promenades solitaires ; de fixer des images qu'on partagera en famille, de regarder le cul de notre ami (ça, c'est moi qui l'ajoute)... mais, il nous éloigne de NOTRE VIE. »

Ah bon !

Il a sans doute raison si NOTRE VIE (comme il dit) est une ombre qui accompagne notre corps et qui se déforme lorsqu'elle rencontre des obstacles ; ou si notre vie est ce portefaix qui trimballe de l'oxygène et d'autres cochonneries le long de nos artères ; ou si notre vie, se réduit aux sensations causées par tout ce qui est à portée de notre vue et de nos bras...

Mais, si notre vie est quelque chose d'autre, alors le cellulaire est un moyen qui ajoute sans rien enlever, qui la fait vivre même quand elle en a marre, qui l'allume quand elle est dans le noir. Depuis quand le cellulaire empêche notre ombre de rester accrochée à nos pieds, à notre sang de circuler, à nos yeux de regarder notre fils s'amuser et à notre bras de lui donner une taloche, à notre sexe de câliner un autre sexe... Mais (ce « mais », est le mais de notre expert et de la majorité des craintifs qui craignent de regarder au-delà de leur petit trou)... « mais, il nous dit, il suffit de regarder les gens dans le métro, les jeunes à table ou dans leur chambre ou dans la rue, les amis au restaurant... Ce n'est plus une vie dans le présent. C'est de la simulation, c'est virtuel... »

Oui, regardons-les sans les œillères de la peur du nouveau. Ils vivent, ils échangent, ils réfléchissent, ils s'excitent... ils s'éloignent de ce qui pour eux, en ce moment-là est trop gris. Ils entrent toujours plus dans ce qui est leur vie. Dans le volcan du corps et de l'esprit que le cellulaire aide à garder allumé, s'il n'est pas éteint à cause des savants qui ont donné corps aux ombres.

Au travail !

« Vous arrivez plus tôt que les ouvriers de la construction ! », lui dit un étudiant en sortant du laboratoire où il a passé la nuit à tripoter un ordinateur.

Parfois plus tôt, parfois plus tard, parfois en même temps.

Ce n'est pas la première fois qu'on lui fait une observation de ce genre. Il trouve curieux que l'on trouve curieux que quelqu'un arrive au travail tôt le matin, quand il n'est pas obligé. Pourquoi ne trouvent-ils pas curieux et inquiétant que des gens soient obligés à arriver au travail à une heure fixe ?

La différence entre le travail d'un professeur d'université et celui d'un ouvrier de la construction n'est pas tant lié à la dureté du travail (parfois le travail à l'université aussi est dur, surtout quand on doit côtoyer des collègues plus poires que des *Williams*), à l'utilité sociale (même s'il est très rare, il arrive que le travail d'un enseignant ne soit pas complètement inutile), au plaisir que l'on y trouve (depuis quand le plaisir que l'on éprouve au travail est lié au type de travail ?), aux heures passées à faire des choses désagréables (même si les ouvriers de la construction n'ont pas de réunions aussi débiles que les assemblées départementales, ils ont, eux aussi, des rencontres avec des contre maîtres qui se prennent pour des autres), au salaire (je ne connais pas les salaires dans la construction, mais je ne crois pas que la différence soit plus grande que, disons, 50 000 \$, ce qui est beaucoup, mais ce n'est pas *beaucoup*) qu'à la liberté dans la gestion du temps

et des lieux. À la liberté tout court, dans ce monde sans Libertés.

Les profs arrivent quand ils veulent et « travaillent » où ils veulent et ils sont tellement habitués à la liberté que, tous les sept ans, ils ont besoin d'une année de liberté complète où, la contrainte *énorme* des 180 heures de présence obligatoire par année à l'université disparaît.

Affamés

Les livres de poche, en France, ont soixante-dix ans. Il y a soixante-dix ans, des hommes de *grande* culture pensaient que c'était la fin du livre et de la *vraie* culture. Peu de temps après, la télé commença à occuper les maisons et l'armée de ceux qui pensaient que c'était la fin n'eut cesse de grossir (et pour lutter contre la télé ils s'armaient de livres de poche). Quelque décennie après *internet* commença ses ravages, et la culture en reçut un autre coup selon les braves soldats de l'armée des purs (et pour lutter contre internet ils s'armaient de livres de poche et de télé). Moi comme tous ceux de ma génération qui ont vu passer tout cela et qui ont préféré garder les yeux ouverts ; nous qui avons dévoré des livres de poche (nous y lûmes Balzac, Proust, Faulkner, Joyce, Pynchon, Borges, Platon...) ; qui avons été fascinés par la télé (nous y vîmes les Beatles, Molière et Shakespeare, les lions africains, les astronautes, la guerre du Vietnam et les manifs de Paris) ; qui connaissons Google mieux que le lave-vaisselle (nous y cherchâmes les œuvres complètes de Aristote, l'explication des quarks, zoophilie et amitié, PSA et SPUY, Shiffer et Levinas) nous, les affamés, nous mangeons à tous les râteliers.

Clochards

Il est notoire que l'étymologie est une discipline indisciplinée et tout autre que logique. Mais comment pourrait-il en être autrement, vu qu'elle essaie de décrire les caprices des langues qui sont au moins aussi extravagants que ceux des hommes. Donc, même si cela peut sembler très logique à des apprentis étymologistes, « clochard » ne dérive pas de « clocher ». Et pourtant, dans le cas qui nous concerne, notre apprenti étymologiste aurait bien des flèches dans son carquois. L'aumône n'est-elle pas le don charitable prescrit par la religion ? À la messe les fidèles ne reçoivent-ils pas une touche de générosité et un grain de bonté ? Il est donc pratiquement impossible, à la sortie de l'église, de ne pas voir dans les pauvres l'image du Christ, n'est-ce pas ? — à moins d'être si empêtré dans la spiritualité pour ne pas voir les choses de ce bas monde³. La probabilité que les fidèles laissent tomber une pièce dans le chapeau devant l'église étant donc assez élevée et les mendiants ayant appris les statistiques sur leur sale peau, il est donc normal qu'ils

³ Note pour les deux ou trois personnes qui suivent nos élucubrations. Ça ne vous fait pas penser au puits de Thalès ? Comme quoi il ne fait pas de doute qu'une certaine philosophie et la religion ont au moins une chose en commun : d'oublier la souffrance et la beauté devant nous pour fixer le regard dans l'infini.

se ramassent à côté du clocher et deviennent des... clochards. Dans la même veine, on pourrait penser que les fidèles deviennent des « cloches », mais que le bon Dieu nous garde d'une telle interprétation !

Pour ne pas nous égarer, cédon's la parole aux étymologistes patentés : « clochard » dérive de « clocher », mais pas de celui de l'église, de l'autre « clocher », celui d'à côté (dans le dictionnaire) celui qui signifie marcher en boitant. Mais, oui, c'est logique ! Comment ne pas y avoir pensé tout de suite ! Les clochards marchent beaucoup : les gens ne sont pas toujours à la messe et puis, parfois, ils sont généreux même à la maison, quand un certain nombre de conditions minimales sont réunies : quatre heures de l'après-midi d'une très belle journée de septembre, la fenaison a été abondante, les vignes sont courbées sous le poids du raisin, l'aîné vient de trouver un travail chez le riche fermier de Brive, la cadette, amie de l'avocat, a envoyé cent francs et une paire de souliers, la Brune fait toujours au moins quinze litres de lait, elle n'est pas enceinte, il ne se soûle plus⁴...

Donc, les clochards marchent beaucoup et reçoivent des coups de bâtons des adultes (quand les conditions du bonheur ne sont pas empressées de se réunir, et ça arrive plus souvent qu'on ne l'imagine) et des cailloux des gamins (qui apprennent très jeunes sur qui déverser leur méchanceté) et tous ces coups, un jour ou l'autre les feront boiter. Mais ils n'auraient même pas besoin d'être roués de coups, la nature fait déjà assez bien les choses et à un certain âge ils ont les hanches qui font mal et vu qu'ils sont pauvres... pas question d'une opération. Ils pourraient même faire semblant de boiter pour passer quelques jours à l'hôpital ces dégueulasses ! Morale de l'histoire : l'étymologie est traîtresse et les clochards aussi. Deux mots encore sur les origines des deux « clochers » qui nous ont fait faire ce détour : le premier, celui des cloches, dérive de « cloche » qui est un mot d'origine celtique. Le deuxième, celui qui donne « clochard » dérive du latin populaire « cloppicare » qui veut dire boiter. Comme quoi, non seulement le métissage des gens peut dérouter ceux qui croient que blanc est blanc, mais aussi celui des langues (c'est la deuxième morale de notre introduction, qui nous permet de passer à la vraie histoire, celle qu'on aurait déjà terminée si l'étymologie ne nous avait pas fait faire tous ces détours).

Le corps des clochards. Ils sont cinq, devant un restaurant populaire en banlieue d'Agadir. Une vieille femme mafflue traînant un corps incertain, l'expression dure héritée d'un cavalier de Jugurtha, une autre sèche comme le coteau scarifié pour Allah qui grandit derrière le port, deux ou trois hommes sans âge tout peau et nez bien installés dans la poussière du stationnement et un adolescent qui caresse les voitures avec main fervente. Dès qu'un groupe d'hommes sort du restaurant, le bas-relief des clochards s'accommode : la sèche, le dos cassé à quatre-vingt-dix degrés, marche comme une sorcière de vieilles fables en projetant un cou de tortue qui oscille au rythme lent du pas incertain ; la grosse, appuyée à un bâton trop court, se tord comme un ver coupé net par une binette ; les deux hommes tournent la tête comme un seul et lèvent les mains silencieuses ; l'adolescent arrête ses cajoleries mécaniques. Ils sont laids. Laids et vivants. Ils ont, comme les gens trop pauvres à la campagne : un corps d'animal assidu au gourdin et une âme qui accepte.

⁴ On se situe bien sûr à l'époque où « clochard » naquit (le mot), à la fin du XIX siècle.

Des animaux, vivants. Mes hôtes ne semblent même pas les voir. Ils ne voient pas le jeune homme qui ouvre la porte au conducteur ni la sorcière tassée par une sale rogue qui dirige les sorties du stationnement comme Napoléon la bataille de Wagram et qui reçoit — lui, ils le voient — deux dirhams sans le moindre sourire. On part. Je ferme les yeux et je vois des clochards de Montréal. Les vieux clochards de Montréal, au corps d'homme vidé d'âme. Des hommes sans yeux. Des hommes morts.

La morale des clochards. Dans les pays riches et froids, la mendicité écrase l'âme et garde les apparences du corps. Dans les pays pauvres et chauds, la mendicité écrase le corps et garde les apparences de l'âme.

Plus que clochards. Dans la baraque qui se veut l'hôtel de Pond Inlet, un village esquimau situé sur la pointe nord de Qikiqtaaluk, il y a des photos de vieux Inuits du début du siècle XX^e. La pauvreté et le climat ont écrasé leur corps et ce qui restait de leur âme. Des animaux sans vie.

Cora

J'ai découvert la chaîne de restaurant *Cora*. Œufs tournés et *bacon* à toute heure du jour. Avec des patates. Mon premier repas à Québec, je le fis dans un *Habitant*. Je m'affectionnai. C'était mon péché mignon québécois, comme maintenant *McDo* c'est mon péché mignon américain. Devenirai-je un *corien* ? J'en doute. La bouffe est bonne, au moins aussi bonne que chez *Habitant*, mais quelque chose s'est perdu. Et je crains que ce ne soit pas que trente ans de ma vie qui se sont perdus. Chez *Habitant* il y avait une atmosphère fermée, humide, ventresque, une atmosphère du type « pousse-toi ». Une atmosphère que je ne retrouve pas chez *Cora*. Les restaurants *Cora* sont trop aérés. Trop d'espace et pas assez sombre. Les serveuses sont jeunes, gentilles et timides. Les clients sont trop réservés ; certains semblent avoir honte d'être là.

Il faudrait que j'y aille avec un « vrai » québécois pour voir si... Pour voir quoi ? Lui aussi risque d'être retardé par ses souvenirs. Donc... J'attends. J'attends que quelqu'un m'en parle et s'il dit que chez *Habitant* c'était autre chose, je me lancerai à la défense de *Cora* pour que la nostalgie ne devienne pas mon péché mouton.

Nobel

Quelqu'un pourrait avoir le prix Nobel de la chimie comme François Jacob et être le roi des cons. Avoir le prix Nobel de la chimie ne veut rien dire d'autre que « avoir eu le prix Nobel de la chimie » : une reconnaissance de ses capacités (et non de sa valeur) dans un domaine bien spécifique. Comme le champion du monde de tir à l'arc ou miss Univers. Mais pourquoi demande-t-on d'intervenir dans les médias plus facilement aux prix Nobel qu'aux champions de tir à l'arc ou au paysan qui trace l'andain le plus large d'Europe ? Parce qu'on fait des équivalences sottes : prix Nobel = intelligence,

intelligence = capacité de jugement éclairé sur les choses et donc prix Nobel = jugement éclairé. La tendance est forte à penser que si quelqu'un a la capacité de trouver une formule permettant de... il a aussi la capacité de percer les phénomènes du quotidien de manière plus aiguë. Mais cela, depuis que les hommes parlent, s'est relevé être une fausseté de la meilleure espèce. La liste des grands hommes qui ont dit, fait ou pensé des niaiseries hors de leur domaine est une liste sans fin (ceux qui, par exemple, s'étonnent qu'Heidegger ait pu appuyer le parti nazi devraient être brûlés dans le giron de l'infantilisme aigu). Mais retournons à ce monsieur, grand connaisseur de la chimie, qui est François Jacob. Dans le quotidien *Le Monde*, il s'interroge sur « *jusqu'où ira le déclin de la recherche* ». Interrogation normale pour un homme que la recherche a rendu célèbre. Certes. Mais vous verrez, qu'il est aussi normal qu'un « chercheur⁵ » ne cherche pas plus loin que le bout de son nez quand il sort de son jardin. Suivez-le, SVP.

Longtemps, la puissance d'une nation s'est mesurée à celle de son armée. D'accord.

*Aujourd'hui elle s'évalue plutôt à son potentiel scientifique. D'accord, encore. Mais est-ce que la définition de puissance dans cette deuxième phrase a changé ? Est-ce que, par exemple, on lie la puissance d'une nation au degré de liberté des individus, à l'élimination de la pauvreté, etc., ou bien est-ce que l'on continue à la lier à la capacité d'intervention militaire ? Dans le deuxième cas, la puissance est toujours celle de son armée avec le support de la science. À ce propos, il n'est sans doute pas inutile de noter que, depuis que le monde est monde, le potentiel scientifique et la force de l'armée ont marché main dans la main. Quel sera donc le choix de notre prix Nobel, aujourd'hui, alors que la France est la championne du pacifisme ? Le voilà : *c'est leur prédominance en science qui a donné aux États-Unis leur supériorité dans de nombreux domaines : (...) militaire (La citation est bizarrement coupée). Il faut donc augmenter les investissements dans la recherche si on veut rester une puissance. Puissance dans quel sens ? Militaire, bien sûr. Tu exagères ! François est peut-être con, mais il n'est pas militariste. Continuez donc : (...) la recherche en France va continuer à décliner (...) et avec elle notre potentiel de développement (...) militaire. Jusqu'au jour où arrivera peut-être au pouvoir une volonté politique nouvelle. Décider à remonter la pente. Pour aller où ? Pour faire la guerre aux Américains. Vive la France. Vive de Gaulle. Vive Vichy. Vive la guerre, la nôtre !**

Homo

J'aimerais me souvenir de comment j'avais réagi, il y a trente ans, quand je ne savais pas que Visconti était homosexuel, au rapport entre Gino et l'Espagnol dans les « Amants diaboliques ». Je crois que je ne vis que de l'amitié. Aujourd'hui, même le titre me semble équivoque. L'homosexualité de Visconti jette une autre lumière sur toute l'histoire et d'autres ombres.

⁵ Je me réserve le droit de revenir sur le mot « chercheur », d'une laideur hors pair.

Sauvages

Les hommes « civilisés » et « sensibles » sont fascinés par les mondes « lointains » et insolites qu'ils placent facilement hors civilisation : les mondes de ceux que les Grecs appelaient barbares, que nos grands-parents appelaient sauvages et nous appelons « autres ». Même si l'éloignement géographique n'est pas fondamental — il suffit parfois de faire quelques kilomètres hors de la ville pour trouver des sauvages ou, si on a l'esprit trop borné ou trop ouvert, on peut même les trouver dans la maison d'à côté — quand des milliers de kilomètres entrent en jeu, la fascination se transforme en ensorcellement (comme le *mal d'Afrique* des colonisateurs blancs). Dans les années trente du siècle dernier, en Afrique, en Amérique du Sud, en une bonne partie de l'Asie on pouvait encore trouver des contrées où bureaux de tourisme, musées rachitiques et clubs de vacances n'étaient pas encore les fournisseurs attitrés de longues-vues pour observer bêtes et sauvages. À cette époque-là, en Europe, on n'avait pas besoin de longues-vues pour voir des bêtes blondes et sauvages⁶ arpenter les villes, lieux de civilisation par antonomase.

Paysans

Elle a vingt-cinq ans et elle vient de mon village, qui fut un village de paysans jusqu'aux années 1960.

« Combien de pis a une vache ?

— Un ou deux. »

Les cent mille paysans tués lors de la *Guerre des paysans*, ce n'était qu'un début. Dans la Première Guerre mondiale, on les emploie comme chair à canon. Dans la Deuxième on coupe les nouvelles pousses. Le développement technique de l'après-guerre donne le coup de grâce. Un génocide passé sous silence, car ils n'ont jamais été forts sur la parole. Ce sont les nobles et les bourgeois qui, en partant de leur monde, ont enrichi les langues de métaphores paysannes qui commencent à devenir artificielles, vides ou de simples objets d'études savantes. Qui, par exemple, parmi mes connaissances, comprend une expression simple (dans un monde paysan) comme « bailler du foin à la mule » dans son sens premier sinon dans le second ? Sans doute personne. Les métaphores enrichissent le sens seulement si elles baignent dans un monde partagé : si les paysans ont disparu, il faut laisser mourir leurs métaphores aussi. Les hommes en inventeront de nouvelles comme ils ont inventé de nouveaux hommes.

En Asie, en Afrique et en Amérique du Sud les paysans survivent. Pas pour longtemps.

Up to date

Que même le dernier des sociologues puisse prendre un concept comme celui de *courage* et le décomposer en petites peurs, en manies enfantines et en faiblesses ; que du *héros* on retienne surtout ce qui fait de lui un humain, *petit* ; que l'*espérance* soit réservée aux sœurs cloîtrées ; que les individus puissent se flatter de leur *faiblesse* ; que l'*innovation*

⁶ Est-ce normal que les nazis n'aient pratiquement pas droit à l'altérité ?

soit toujours chargée de vices cachés ; que les journaux soient à l'affût des *victimes* pour leur élever des autels ; que la *sécurité* crée l'union sacrée de tous les partis politiques ; qu'étant *mal* dans sa peau on aille payer un psy expert en malheur ; que le *risque* que l'on préfère courir soit celui de ne pas en courir, ce n'est pas un hasard. C'est ce que la culture de la société occidentale produit de plus *up to date* depuis des décennies.

Déformations professionnelles

Elle me dit : « Seuls des enseignants peuvent être aussi casse-couilles, pédants et paternalistes. La tienne, c'est une déformation professionnelle. » Elle a raison, mais je ne vois pas pourquoi les professeurs, surtout quand ils aiment enseigner, ne devraient pas être prisonniers de leur profession. Comme :

les avocats

qui déclament pour changer une ampoule

les femmes de ménage

qui vous astiquent même les idées

les militaires

qui donnent des ordres à leur psy

les bûcherons

qui scient au lit

les fonctionnaires

qui ronflent en joggant

Rien que des stéréotypes ? Rien que des vérités figées.

Publicité

La publicité est l'âme de l'abrutissement, c'est connu. Elle est la lymphe des médias et en particulier de la télé et du net. Mais, à la télé, comme partout ailleurs, il y a publicité et publicité. Il y a de la publicité qui ne peut pas apparaître directement (alcool, cigarettes, bordels, drogue...), de la publicité qui fait le bonheur des chaînes (voitures, produits de beauté, produits pour la maison...) et des publicités indirectes qui suivent les contingences politiques (maladie du pape, tsunami, congrès du parti socialiberal, poignée de main entre Arashon et Sharafat...). Mais la plus monstrueuse des publicités est, sans ombre de doute, celle pour l'armée, qui incite à aller voir le monde et apprendre les techniques pour tuer ceux qui n'acceptent pas nos règles démocratiques.

Rire et pleurer

Adorno a l'art de faire discuter les gens, comme quand il parle du rire et des pleurs. Les pleurs unissent, qu'il écrit et le rire sépare. Dans les pleurs on communique, on compatit, on dialogue, on est ensemble. Dans le rire c'est le corps qui explose et rire ensemble c'est encore rire seul.

Dites-le dans une soirée barbante, et vous verrez les yeux et les langues s'allumer : « Des bêtises ! Des conneries d'un vieil intellectuel grincheux et sans humour ! Le rire, la joie c'est ce qu'on partage le mieux. » Laissez-les se défouler, rire et crier. Ayez le calme de ceux qui n'ont pas tort, vous qui savez que, dans le rire, comme dans l'orgasme la vie explose insouciant, indifférente, vivante. Loin des dialogues, des communications, des rapports. Dans la plus pure solitude.

Ils rient et ils crient parce qu'ils ne savent pas sourire, mais...ils savent parler.

Photo et mots

La majorité des « grands » journaux occidentaux ont rempli colonnes et colonnes à propos d'un Twit où on écrivait que pendant que les chrétiens (« nous ») assistaient un homme blessé par des terroristes, eux, les Musulmans, continuaient leur route, indifférents, parlant au téléphone. Voici la photo.



En partant de cette photo, on peut dire tout et le contraire de tout ; si une photo vaut 945 mots, comme on dit, alors cette photo confirme ce qu'on dit.

À cause du déchaînement des passions politiques (surtout antirusses), je vais déplacer légèrement les termes de la discussion en espérant ajouter au moins un grain de sable qui puisse faire grincer les engrenages trop bien huilés de notre (ce notre englobe, bien sûr, les musulmans aussi) sempiternel bavardage.

Éléments concrets unificateurs des cultures (de religion et de genre)

1. Téléphones portables. Deux téléphones portables sont « actifs ».
 - a. Celui de la femme agenouillée fort probablement pour demander de l'aide ou expliquer la situation. Mais, elle pourrait aussi être en train de répondre à l'appel d'une amie qui

lui confirme un rendez-vous chez Zara et ceci ne changerait rien au drame de la scène.

- b. Celui de la femme voilée qui... on n'en sait rien. Ce qu'on voit, c'est son regard triste (mon interprétation). Qu'elle soit triste à cause de cette scène qu'elle n'ose pas regarder ou à cause de son chat qui vient de bouffer son poisson rouge chéri est sans importance. Il s'agit d'éléments complètement privés (dans le sens qu'ils s'agitent dans sa tête) qui passent et qui sont déformés par ses yeux et par les miens. Je suis loin d'être sûr que ma déformation soit plus grande que la sienne.

2. Chaussures.

- a. Celles de la femme musulmane (il faudrait être sûr qu'elle soit musulmane et qu'il ne s'agisse pas d'une actrice qui se prépare pour un prochain tournage ou, plus simplement, d'une Olga quelconque envoyée sur place par un agent du Кремль) et celles des deux jeunes femmes agenouillées sont de chaussures de sport, idéales pour arpenter la ville. Des chaussures transculturelles et sans doute aussi transculturelles.

3. Cheveux.

- i. Deux filles sur quatre les cachent.
- ii. Aucun homme ne les cache

4. Pantalon. Quatre femmes sur cinq sont en pantalons comme les hommes

Éléments concrets soulignant les différences culturelles

1. Chaussures.

- a. Celles de la femme mûre en tailleur qui ne sacrifie pas ce qu'on appelait élégance à l'arpentage.
- b. Celles noires — « élégantes » elles aussi — du jeune homme caché, mais dont le bras et l'expression de barbu qui l'écoute indiquent que « lui » il sait de quoi il parle. Elles portent sans doute les mêmes idées que celles de l'homme tué.
- c. Les bottes de l'homme tué qui donnent un ton guerrier à toute la scène et qui sont faites pour dompter plutôt que pour arpenter.

2. Cheveux. Une fille cache ses cheveux avec un voile et l'autre avec un capuchon.

PS

Ce qu'il y a de plus terrible dans cette photo du point... du point de vue que vous voulez, c'est l'effacement du visage de la personne tuée. Qui est tuée deux fois.

La bourse

D'entrée de jeu, j'annonce que je ne connais rien des mystères de la bourse. À vrai dire, je ne connais rien des mystères tout court (j'ai toujours détesté les mystagogues qu'ils soient lacaniens, chrétiens ou Islamiens, et, si j'ai failli devenir myste du lacanisme, ça n'a pas duré plus de quinze ans) et de la bourse

non plus (imaginez-vous, que je n'ai jamais compris pourquoi le tripotage de la bourse permet d'injecter du liquide même dans des compagnies sans attrait). Pourquoi donc écrire sur la hausse des actions d'Oracle du 15 décembre 2000 quand un manager de la compagnie, Jeffrey O. Henley, annonça que, contrairement à Microsoft, Oracle était « *in the right market at the right time* » ? Parce que Mr Henley a été tellement malin que les actions ont bondi et Mr Henley a vendu en gagnant 31,1 millions de dollars et que, par la suite, la valeur des actions est passée de 32 \$ à 13 \$? Non. Je n'ai jamais pensé que les gestionnaires des compagnies étaient plus honnêtes que les banquiers, les hommes politiques, les épicières, les informaticiens ou les journalistes. J'en parle parce que ça m'étonne qu'il y ait encore des gens pour croire que la parole n'est pas la plus grande source de richesse. Richesse en dollars pour les managers, pour les acteurs, pour les avocats, pour les psys, pour les politiciens, pour les journalistes, pour les commerçants, pour les syndicalistes, pour les entrepreneurs, et richesse en temps pour les professeurs, pour les intellectuels, pour les piliers de bar et pour les prêtres. Il y a encore des îlots où l'action aussi donne de la richesse : le sport (certains sports), les putes (certaines putes, celles qui louent leur vie), la pègre (une certaine pègre, les hauts gradés de la mafia ou des armées, par exemple), mais pour le reste, l'action ne sert qu'à donner assez pour continuer à travailler jusqu'à ce que solitude⁷ s'en suive. Si je dois être sincère, ces histoires de managers qui mentent pour s'enrichir me dérangent moins que tous les discours sur leur moralité. Imaginez quel plaisir quand j'ai lu ces fragments d'un poème philosophique sanskrit d'il y a 2800 ans :

Les ronces lacèrent l'habitus [que] l'habitude étale... la règle qui freine les mou[vements] de la vie noircit comme [la braise] qu'Urs-ul-an ne souffle... [le] manque d'habitudes [communes] fait [naître] le soleil de la longue [vie].

Le ski

Quand je regarde une compétition de slalom à la télé, je suis plus attentif aux temps affichés qu'aux skieurs. Pas si étonnant que ça. Les compétitions à la télé sont des compétitions à l'état pur où seuls les écarts (temporels) comptent. On a les écarts en temps réel et, à chaque instant, on sait qui est le meilleur. Parfait. La télé est née pour le sport.

Le fond masculin. Compétition relais 4 fois 10 km de ski de fond pour hommes. Même si je suis pris par l'affichage des écarts, la compétition est assez longue pour me permettre de regarder les athlètes : c'est-à-dire des publicités qui bandent des muscles. La télé est née pour la publicité.

Le fond féminin. Comme *supra*. Le bandage écrase l'appareil laitier des femmes et l'appareil reproductif

⁷ Pas celle qui fascine Moustaki, mais celle qui vous laisse seul si vous n'avez pas de paroles à vendre.

des hommes. Seule différence entre eux, la dimension de la charpente. Quelques petits pas encore et nous serons égaux. La télé est née pour l'égalité.

Le fin fond de la démocratie. Égalité, publicité, sport et télé. Un mot d'ordre de plus que la Révolution française. On progresse. (Ce n'est pas ironique.) Et Internet ? Et internet... laissez-moi penser... Culture ? Non, je risque de me faire tuer pas mes amies.

Jeu

Que « Le jeu soit un moyen que bien de petits animaux emploient pour apprendre à survivre à l'âge adulte » on l'a dit et redit des milliers de fois. Un peu moins souvent on entend dire que « Le jeu est un moyen que bien d'adultes humains emploient pour ne pas laisser mourir leur enfance ». Et pourtant cette deuxième affirmation est encore plus évidente que la première, et fonde la différence fondamentale entre les animaux humains et les autres. Pourquoi alors est-elle moins commune ? Sans doute parce que trop d'humains sont réduits à des excroissances de l'économie — excroissances de consommation dans les classes riches et excroissances inutiles ou exploitées dans les autres classes.

Style

Montréal est un petit village, passablement laid qui n'a pas trop grandi. Je ne sais pas par quel art magique, mais les gens les plus différentes se côtoient sans trop de friction. Un vrai interculturelisme — non seulement des langues, des religions, des mœurs, des nationalités différentes (interculturelisme horizontal, comme dit Nadia), mais aussi un interculturelisme de classe, de fric (interculturelisme vertical, celui qui compte le plus et qu'on oublie trop souvent, comme dit toujours Nadia). Dans ce petit village, comme dans tous les villages, il se passe des choses qui sont intéressantes, surtout quand les villageois ne prennent pas *hic* pour *huc*. Un matin en regardant les photos de *La presse* qui accompagnent un article sur la tenue des participants au gala des Géméaux, j'ai revu les gens de mon autre village (5 000 habitant dans les Alpes) à la grande messe de onze heures. Tous et toutes avec leurs habits du dimanche et même Salomé Corbo (robe signée Georges Levesques) qui s'est fait remarquer « grâce à son style rebelle, mais plein d'imagination » a l'air de la jeune adolescente qui a eu la permission de mettre un chemisier à manche courte — après que la mère a demandé la permission au curé. Pathétique. À vrai dire je ne sais pas si sont plus pathétiques les filles en première pages dans leurs habits du samedi soir, les couturiers sans griffes qui jouent les Armani, les journalistes qui en font tout un événement ou moi qui perd une demi-heure à commenter cette grisaille. Ce qui est certain, c'est qu'il faut laisser les Oscars aux Américains et accepter le fait que la télévision nous a rendus beaucoup plus exigeants que nos aïeux (et non seulement dans la mode) et que, sans spectacle, on ne va pas au-delà du spectacle.

Argent

Il a vingt ans. Il y a trois ans son père lui a donné mille dollars pour faire un voyage à Vancouver. Il doit les rendre. Il faut qu'il apprenne à être responsable. Quelle envie de boucher, avec un énorme étron bleu, le trou à mots des parents qui responsabilisent avec l'argent ! Argent et merde même combat.

Fin XIXe

Dialogue entre Ginette et César à propos de leurs filles qui font ce qu'il ne faudrait pas faire pour sortir de la pauvreté. Marguerite vient de faire cadeau d'un pair de soulier à son père.

On ne peut pas porter ces souliers ici ! elle a oublié que ça bouse partout... elle fréquente des hommes riches et des... sachants, vous savez, Ginette, des avocats, des médecins... même le notaire de Brive l'a vue... Il l'a sortie souper au « Cheval blanc », l'hôtel qui est derrière la place de la foire, vous savez, là où ils servent, j'ai l'ai entendu dire... c'est Mario, vous savez le fils de la Michelle qui a épousé le... ouais... ouais je connais Mario il venait à la maison quand Marguerite... ouais c'est lui... il l'a entendu dire par le curé... ils servent des bananes qui brûlent sans la peau, pas comme les châtaignes, elle est une fille bien qu'il a dit... ouais je vous jure qu'il a dit ça...eh César... il y a toujours de mauvaises langues...il ne faut pas s'en faire... une fille bien, il a dit, eh !... et belle... Les pommes ne tombent pas loin du pommier ! Il dit qu'elle est si belle et douce, notre petite Marguerite... elle est grande, elle a le même âge que ma Marie, mais... Marie... elle ne s'éloigne pas...Brive, c'est grand... on ne sait jamais... c'est vrai plus tellement petite, elle a presque dix-neuf ans... Brive n'est pas loin... pas si proche... à notre âge il faut une heure de marche et une heure et demie avec les vaches... moi j'y vais encore en trente minutes !... vous êtes encore vert César... Marguerite doit avoir pris de vous... ça fait déjà cinq ans qu'elle fait la vie seule, mais pour nous, vous savez, elle reste notre petite, comme votre Marie... Ouais comme... Marie... même quand elle aura cinquante ans, nous sommes toujours ses parents... Ouais...

Fin XIXe. Facile refaire l'exercice en fin XXe et même en fin XXIe. Il suffit de changer la forme et quelques formules.

Ferrari

Le fils du maire d'un dortoir de la rive sud du Saint-Laurent, un fils à papa, décide de faire une course d'autos dans les couloirs du dortoir avec son chum. Tout cela est bien normal, pour un jeune homme qui aime les voitures et encore plus normal pour un fils à papa dont le papa a un garage dans le dortoir dont il est maire. Les deux schumis, dans leur course hors circuit, tuent deux personnes. Normal, quand on roule à 140 kilomètres à l'heure au milieu des chambres d'un dortoir de la Rive sud. Dans toute cette morne normalité le papa du fils à papa, pour défendre son fils contre une accusation de meurtre par excès de vitesse, engage l'avocate Josée Ferrari. Ce n'est certainement pas l'originalité qui tuera le papa du fils à papa maire du dortoir de la Rive sud.

Aider

Ce qui m'a frappé la première fois que je suis entré dans une prison : le bruit métallique des portes, la tenue des avocats (costume, cravate), la tenue des visiteuses (minijupes rouges en cuire), l'air bon vivant des gardiens. Ce qui veut dire que, dans les prisons, les classes continuent à exister. Mais si elles existent dans les prisons, elles doivent avoir leur source à l'extérieur, n'est-ce pas ? Dans les rapports économiques, dans la société « normale ». Quelle découverte digne du Nobel de la paix ! J'ai oublié de dire que je suis entrée pour aider un avocat à aider un détenu qui voulait aider (à l'aide d'une bombe) les Francos à se libérer des Anglo.

Le monde a déjà changé

J'ai préparé ce tableau, aux allures d'horoscope, scientifique dans la structure et impressionniste dans les commentaires, à la suite de la déclaration de Courtney et Woot, un gars et une fille hétéros, qui partagent la même chambre dans un *college* américain : « Partager une chambre ne change pas le monde ».

Le tableau présente les combinaisons possibles en tenant compte du sexe et de la tendance sexuelle principale des individus (pour ne pas trop le complexifier, je n'ai pas considéré les personnes bisexuelles, trans, queer, asexuées, en questionnement, zoophiles...). Conventions : F pour femme, H pour homme, He pour hétéro et Ho pour Homo.

F-He	F-He	Du copinage ou de l'amitié, peu importe, le couple peut se porter bien surtout dans les moments où l'une des deux va mal. Même quand les deux vont mal. Si les deux vont bien, ce qui compte est hors chambre (éventuellement dans une autre chambre). Les caresses et les pleurs, les rires et les accolades sont à des années-lumière du pays d'Éros. Chutes peu probables.
F-He	F-Ho	Le désir de l'une et la peur de faire mal de l'autre isolent plus que nécessaire ; souvent, quand ça va mal pour une, le cercle de l'autre l'accueille, maternel. On peut glisser, mais pas tomber.
F-Ho	F-Ho	Éviter les chutes, c'est dur. Parfois il faut renoncer même aux caresses, aux pleurs et aux rires. Pourquoi partager ? Question de chute économique.
H-He	H-He	En attente. Et en attendant, les conneries lient. Les chutes dans la vulgarité sont à l'ordre du jour.
H-He	H-Ho	Ça se joue dur. Parfois. Quand ça va bien, ça va bien. Quand ça va mal, ça risque d'aller encore plus mal.
H-Ho	H-Ho	Impossible de ne pas chuter au moins une fois. Une parfois ça

		suffit. Après, ça roule comme dans du beurre.
F-He	H-He	Si la charge de malheur de l'un et l'indifférence de l'autre sont hypertrophiées, pas de danger. S'il y a la moindre sympathie, ça ne va pas et donc ça va. Chutes à répétition. Chutes vers le haut.
F-He	H-Ho	Le couple le plus stable qui existe. Pour la vie. Comme le mariage. Si on chute, on change et on se sépare. Ho devient He et F-He pleure.
F-Ho	H-He	Ça dure si le ciment est le mépris. S'il y a la moindre sympathie, ça ne va pas et donc ça va. Chutes à répétition. Chutes vers le haut.

Partager une chambre ne change pas le monde : le monde a déjà changé.

Une brave fille qui attend l'autobus rue Sherbrooke, avec un micro-T-shirt (orange), une minijupe à taille basse (froissée) qui laisse déborder un petit ventre orné d'un nombril (percé), une chaîne (à la cheville), des sandales avec des talons hauts, debout sur une jambe, les orteils d'un pied appuyé au creux du genou (une vraie grue), ne change pas le monde. Le monde a déjà changé.

Cervipulation

La fadeur des journalistes de tout aloi, la pensée sous vide des universitaires, le vesser inodore des reines de l'autofiction et les chaînes d'images tournées à la chaîne ont rendu la structure spirituelle de l'*homo occidentalis occidentalis* si déliquescence que le premier impact avec *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici*⁸ est un uppercut qui met la presque totalité des acheteurs en dehors de toute possibilité de lire. Avec un terme parfaitement adapté à la société du spectacle, je dirais qu'il s'agit d'un livre désagréable. Mais ce « désagréable », contrairement à ce qu'on veut nous faire accroire, n'est pas lié à la qualité du style ou aux idées que le livre nous met sous les neurones, mais à notre habitude de la cervipulation des rondes sphèrelettes qui se détachent au bon moment, quand on s'y attend le plus, du glabre faux cul de la société du spectacle.

Résister aux coups de maître de ce penseur maître n'est pas facile.

Souliers espagnols

Il me dit qu'il n'a jamais eu des souliers si confortables. « *Je suis Italien comme vous, mais, depuis deux ans, je ne jure que pour les chaussures espagnoles. Il est vrai que leur ligne laisse parfois à désirer, mais... elles sont si confortables, des vrais gants.* » Je les ai achetées, ces maudites chaussures espagnoles ! Il faut dire que quand je les ai essayées, elles donnaient raison au vendeur. Hyperconfortables ! Je les ai achetés, mais c'est fini. Je ne mettrai plus pied dans une chaussure espagnole, je le jure sur la tête de Marie-Antoinette. Qu'ils

⁸ Guy Debord, *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici*, Gallimard 1993.

continuent avec leurs taureaux, leurs guitares, leur flamenco ! Qu'ils continuent à s'embourber dans le *corazon*, le *sangre*, la *muerte* en pensant d'écrire des poèmes, mais qu'ils ne m'emmerdent plus avec leurs souliers !

Dans la vie il y a des choses plus importantes qu'une paire de godasses inconfortables. C'est vrai. Il est vrai, même si je dois avouer que j'ai acheté deux paires de ces maudits gants, comme disait le mec ! Ils étaient si confortables, quand j'ai fait les quatre pas de rigueur dans le magasin ! Dans la rue, tout a changé. Dans la vraie vie, ce n'est pas comme dans un magasin ouaté de la rue *Green*. Jamais eu de godasses si inconfortables.

« Oui, mais nous... de tes godasses... »

Cette histoire devrait au moins vous convaincre à ne jamais acheter des souliers espagnols... mais ce n'est pas ça... Au fond, de vos ampoules aux pieds, je me fous comme de l'an quarante. Ce qui m'intéresse, c'est de parler de tous ces niais, ces parvenus, ces simplets, ces condors, ces sots... de tous ces gens qui croient avoir découvert l'Eldorado dès qu'ils voient un étron jaune.

On ne s'improvise pas maître cordonnier, ni président de la République, ni chef cuisiner, ni ministre de l'Intérieur, ni maîtresse. À moins que l'on se contente de sandales en plastique, d'une république des bananes, d'un riz blanc, de Hollande ou d'une bouche édentée. Pour bien faire, pour faire bien son métier il faut des années, des siècles, parfois même des millénaires d'apprentissage.

Laissons les souliers, l'amour, le vin, le sexe, l'art et la cuisine aux Italiens.

Le fromage à pâte molle au Français.

La vodka aux Russes.

Les avions furtifs aux Américains.

Le pétrole aux Arabes.

La viande pas chère aux Israéliens.

Les fourmis rôties aux Chinois.

Les châteaux en Espagne.

Les stéréotypes à la terre entière.

Conclusion : si on n'a pas derrière soi, c'est-à-dire sur les épaules de ses ancêtres, des dizaines d'années d'étude des détails, des vrais détails, des détails qui comptent on ne fait rien d'acceptable. Même pas des œufs à la coque.

Surtout pas des souliers.

Le meunier

À l'article *Sommeil-Rêve-Éveil (cycle)* dans l'encyclopédie *Universalis* : « Le dormeur peut s'éveiller lors de l'apparition des signaux signifiants : le bruit d'une souris réveille immédiatement un chat et l'arrêt du

moulin réveille le meunier. » J'ai vécu trente ans à la campagne et plus que trente en ville et j'ai vu très peu de souris et un seul meunier (une meunière forte comme un taureau que ma mère admirait pour sa force « elle déplace des sacs de farine de 50 kg avec une seule main. Elle est forte comme un homme fort ! » et son acharnement au travail « À dix heures du soir elle remplit la dernière trémie et à quatre heures du matin elle démarre le moulin »). Il est fort probable qu'une bonne partie des lecteurs de l'*Universalis* ont vu encore moins de meunières que moi et que dans quelques années ceux qui ont vu des meunières qui s'endorment sur des sacs de son on les comptera sur les doigts d'une main. Pourquoi donc cette image « vieillotte » ? Par paresse de l'auteur et inertie de la langue. Ce qui n'est qu'un moyen pour le passé de s'infiltrer dans le présent à travers des expressions toutes faites et pour créer ainsi un lien entre les générations. Mais quand le meunier n'est plus qu'un mot noyé dans une expression, l'image perd sa fraîcheur et devient un mot abstrait bon pour les rats de bibliothèque. Dans notre société probablement le cinéma seul peut ranimer les mots fanés par manque de ressourcement dans le quotidien et leur donner leur vieil éclat. Ce qui est une claire démonstration que les penseurs noirs de notre époque, effrayés par la technique, et dérouté par l'éphémère ne savent pas voir que la technique peut (je dis bien peut !) créer les mêmes ponts vers le passé que, dans le passé, la poésie bâtissait. Nos penseurs noirs au lieu de s'énervier et de crier comme des putois devant toute nouveauté devraient lutter contre leur propre paresse et nager contre-courant dans la langue pour voir les nouvelles formules qui jaillissent de la vie quotidienne. Ils laissent cette tâche à la publicité ? Mais qu'ils aient alors la pudeur de ne pas se plaindre !

P.S.

Il faut surtout ne pas confondre les penseurs noirs avec les journalistes engagés ! Un penseur noir ferait toute une tirade sur la perte d'expérience de l'enfant occidental qui joue avec la souris de l'ordinateur et exalterait la beauté du petit d'un village du Togo qui court derrière une souris pour le repas du soir tandis qu'un journaliste verserait de chaudes larmes et se plaindrait, avec son collègue du Nouvel Obs, devant une bouteille de champagne, du manque de morale des capitalistes.

Les mets intelligents

C'est le titre d'un article du magazine *Elle Italie* sur l'alimentation. « Les neurones, qui travaillent sans arrêt, doivent être constamment nourris (...) le cerveau consomme cinq grammes de sucre chaque heure. (...) Si on n'est pas enceinte, abonder avec la sauge : elle améliore la mémoire parce qu'elle favorise le voyage des impulsions nerveuses d'un neurone à l'autre. » Jusqu'ici ça va. Même si l'on peut se demander si les deux filles qui ont écrit l'article ne sont pas allergiques à la sauge ou au sucre. Mais il y a une phrase que je ne peux pas laisser passer en douce, parce que c'est du terrorisme. Du vrai. Pour garder un bon fonctionnement des neurones il faut « Éviter le café ».

Variété

Non seulement l'homme est un mammifère parmi d'innombrables autres mammifères, mais les mammifères sont une infime partie de la faune terrestre dont le 80 % est constitué d'insectes. Peut-être que les entomologistes aussi, comme les pilotes d'avion, risquent le chômage : ce qui est certain c'est qu'ils ne risquent pas de s'ennuyer. Et les studieux des gestes des hommes ? S'ils sont moindrement intelligents, ils risquent de s'ennuyer et pas forcément parce qu'on est seulement six milliards, mais parce les humains refont sans arrêt les mêmes idioties. Les studieux des humains sont des humains. Et pour fermer le cercle, il importe d'ajouter que moi aussi le suis.

Travailleur

Le plus grand compliment que l'on pouvait faire dans mon enfance était « travailleur ». « Travailleur » qualifiait sans aucun sens négatif. Le compliment à l'état pur. Dire que quelqu'un était un « travailleur » impliquait qu'il avait un grand sens du devoir, qu'il était intelligent et sensible. Que la femme qui l'épousait avait une grande chance. Quelquefois on pouvait ajouter « grand » et alors c'était la... sainteté (« grand » on l'ajoutait souvent après que l'individu soit mort, au travail). Et les femmes ? Elles étaient dans la sainteté du travail, quand elles travaillaient comme un homme. Rien de méprisant ou misogyne, car le travail était surtout un travail de muscles.

Mon char

Sensible comme je suis aux désirs des autres (pas par bonté ou altruisme — comme j'aurais pensé si je continuais à mouiller dans le port catholique — mais parce que le désir des autres attise mon désir quand c'est mon désir qui les fait désirer) lorsqu'elle me dit « Arrête ton char ! », j'arrête mon char. Je descends même, de mon char. Je tripote les oreilles des chevaux, je leur caresse le front, je vérifie la sangle, je leur tapote le ventre, je leur lisse la croupe et puis je tourne en rond. Et, quand je tourne en rond, je tourne en rond : c'est-à-dire je pense. Je pense en rond, je veux dire que ce sont toujours les mêmes pensées. Avec des couleurs différentes, mais toujours les mêmes. Histoire de me rassurer. Et, quand mes pensées tournent en rond, je finis toujours par avoir l'impression qu'on veut mettre fin à mes histoires. Et je n'aime pas ça. Je n'aime pas la fin des histoires, surtout si ce n'est pas moi qui les termine. Donc, je pense en rond, les chevaux piaffent, le soleil continue sa course sans se soucier de mes problèmes et elle a déjà oublié mon char et moi. Et je m'emmerde. Je m'emmerde, vous dis-je. Et, quand je m'emmerde, j'oublie. J'oublie tout. Pour les ordres, c'est un peu différent, car ayant un sens du devoir vissé à l'aqueduc de Sylvius, j'ai des difficultés à les oublier. Je fais semblant de les oublier ou je trouve des justifications pour ne plus les suivre et suivre mon penchant — un penchant qui penche toujours en avant. Comme l'autre jour, quand elle m'a dit d'arrêter mon char parce que, écoutez bien ça ! emballé comme une vielle quatre par quatre, j'essayais

de convaincre des amis d'amis que le travail était à bannir. Non seulement le travail, je disais, le devoir aussi et surtout le devoir du travail. « Comment oses-tu dire cela, toi qui travailles sept jours par semaine douze heures par jour ! À moins que tu nous comptes des histoires et que, quand tu dis que tu vas à Hydro, tu n'aïles pas chez les danseuses. » Cette fois-là j'ai arrêté mon char tellement brusquement que je me suis retrouvé par terre avec deux côtes cassées. Ce qui m'a fait rester au lit pendant une semaine. Que faire au lit avec deux côtes cassées ? Regarder la télévision ? J'aime pas ça. Me masturber ? Je hais ça. Compter des moutons ? Ça m'emmerde. Je me mis donc à lire. Je sortis le premier livre dans le rayon des livres blancs (je dois dire que j'ai la manie de classer mes livres par couleur, ce qui me permet de me réserver beaucoup de surprises. Comme cette fois-là quand, voulant lire un livre léger, quelque chose pour me faire oublier les conneries départementales, je décidai de prendre un livre gris et je tombai sur la *Somme théologique* et j'y restai accroché pendant quatre ans — j'imagine que c'est inutile de vous dire que, quand je choisis une couleur, je ne regarde pas les titres, histoire d'avoir des vraies surprises). Je pris donc le troisième livre blanc qui commence comme ceci : « Ainsi que la plupart des gens de ma génération, j'ai été élevé selon le principe que l'oisiveté est mère de tous les vices. Comme j'étais un enfant pétri de vertus, je croyais tout ce qu'on me disait, et je me suis ainsi doté d'une conscience qui m'a contraint à peiner au travail toute ma vie. Cependant, si mes actions ont toujours été soumises à ma conscience, mes idées, en revanche, ont subi une révolution [...] Le fait de croire que le travail est une vertu est la cause de grands maux dans le monde moderne. » Sacré hasard ! J'arrête mon char pour ne plus parler contre le travail et voilà que je tombe sur un auteur qui, dès le début, ne se gêne pas pour dire qu'on peut travailler comme Stakhanov et en même temps être contre le travail. Qui est-ce cet auteur ? Un intellectuel français qui veut épater des intellectuels pâteux ? Non, le mouvement de la phrase est trop tranquille. Un Bukowski quelconque qui délègue tout le travail au foie ? Non. Pas assez saccadé. Hou lou lou ! c'est lui ! Brillant comme un singe, tellement plus brillant et plus intelligent⁹ que son copain Wittgenstein. Oui, c'est lui. Bertrand Russel. Je dois vous confesser, aussi pour m'excuser de préférer Russel à Wittgenstein, que, quand j'avais seize ans, je disais à tous mes amis que mon rêve était d'avoir, le corps de Marylin Monroe, l'intelligence de Russel et quelque chose de Lénine — de Lénine, je ne me rappelle plus quoi.

Avec Russel j'ai donc redémarré mon char et maintenant elle n'ose plus faire de considérations sur les contradictions entre mes idées et ma pratique. Merci Bertrand.

Fiiiiissssssssstststst

Ils nettoient les tags sous le regard bienveillant du patron de la maison. Ils préparent le mur pour leur peinture. De la vraie. Ces effaceurs avec prétentions artistiques démontrent, si on en avait encore besoin,

9 Je sais que je risque de me faire arracher le seul œil qui a encore un bon rapport avec la lumière par mes amies Wittgensteiniennes, mais, que voulez-vous ? c'est trop facile de paraître intelligents quand on met quelques gouttes de mysticisme dans la sauce philosophique. Et puis, il ne faut pas oublier que l'intelligence n'est que du vernis à ongles.

que le système (comme on disait autrefois) absorbe toutes les formes de contestation juvéniles-artistiques-nées-de-l'ennui avec facilité et ruse. Le système (représenté par les patrons des maisons, dans ce cas-ci) canalise dans la « bonne » direction les forces de la contestation. Ce qui n'est vraiment pas sympa dans tout ça, ce ne sont pas tellement les vicissitudes des pseudo-contestataires, mais le fait que presque toutes les murales se ressemblent dans leur laideur prétentieuse et naïve.

Œuvres

Quand on est triste ou mélancolique, quand on a envie de se câliner à des mots paisibles ou de se faire protéger contre l'insensibilité, quand la vacuité des échanges nous coupe tout appétit intellectuel, on n'ouvre pas des œuvres-monde. On n'ouvre pas *Faust* ou la *Divine comédie*, *Roi Lear*, *L'arc-en-ciel de la gravité* ou *Les frères Karamazov*, quand on veut ruminer loin du monde ni quand on rêve de mains berceuses et d'yeux apaisants : en ces moments-là, on préfère plonger dans les œuvres d'auteurs qui lissent le monde, qui créent leur monde : Proust, Céline, Baudelaire, Kafka... d'auteurs maîtres d'états d'âme. Quand la vie nous enjoint de lui poser des questions dont elle ne connaît pas la réponse, on lit, devant la cheminée, des auteurs qui enveloppent le monde, qui nous bercent et nous aident à naviguer sur les vaguelettes de notre âmelette ; en ces moments-là, on n'ouvre pas des œuvres-monde.

Malheureusement, il n'y a pas seulement les œuvres qui redonnent le monde ou celles qui en créent un, il y a aussi les œuvres qui ne font rien et celles qui irritent. Ces dernières, pour des gens au côlon sensible comme moi, sont vraiment trop nombreuses. Hier, par exemple, j'ai lu un des derniers livres de J.-L. Nancy¹⁰, un maître indépassable dans l'art de l'irritation. Il suffit de lire les premières quatre ou cinq pages pour comprendre qu'il n'y a rien de nouveau sous les nuages : ce qui est très bien, très rassurant, mais, en même temps, c'est un peu gênant de payer 44 \$ (avec cet argent, au Zimbabwe on pourrait acheter 180 canettes de *coca-cola* et rendre heureux 180 enfants pour deux ou trois heures, le temps de ma lecture) pour faire saigner les intestins (il faut que ça saigne, si on veut dire des choses qui ont un rapport quelconque avec le monde. Il faut que ça saigne, comme saint Augustin disait). Après avoir proféré quelques banalités à propos de l'expression *Urbi et orbi* — qu'il n'existe plus ni de Ville ni de monde-campagne — il ne peut pas s'empêcher de faire des réflexions d'homme de soixante-dix ans en minijupe, comme quand il écrit que le tissu urbain actuel « semble de plus en plus ne pouvoir relever que de l'appellation d'agglomération, avec sa valeur de conglomerat, d'entassement, avec le sens d'une accumulation qui simplement concentre d'un côté (dans quelques quartiers, dans quelques maisons, parfois dans quelques villes protégées) le bien-être qui jadis fut urbain ou civil, tandis qu'elle amoncelle de l'autre ce qui porte le nom très simple et impitoyable de misère. » Qui jadis fut urbain ou civil ? Jadis, quand ? À l'époque de Rome impériale ? Certainement pas ! Les richesses étaient déjà pas mal concentrées. Constantinople du début de l'autre millénaire ? Paris du XVII^e siècle ? Londres ou Moscou

10 J.-L. Nancy, *La création du monde ou la mondialisation*, Galilée, 2002.

du XIX^e ? Certainement pas. Sans doute que Nancy-le-vieux continue à voir le monde comme Nancy-l'enfant qui probablement voyait les villes comme peuvent les voir les enfants qui ne sont pas en train de crever dans la misère : comme les lieux de leur vie, comme les lieux de la vie. Ce qui est une très belle manière de voir la vie, quand on a quatre ans. Les prises de positions réactiânières continuent : « [...] là où est exigé un recours au "spirituel", à moins que ce soit la "révolution" (est-ce si différent ?) [...] » Bien sûr que c'est « si différent », à moins que Nancy ne soit qu'un vieux curé qui nous parle du Jésus qui a porté sur terre la Parole, la Vraie révolution. Pourquoi, encore une fois, s'attaquer à ce pauvre Nancy, pas plus con que la moyenne, qui gagne sa croûte en donnant des conférences que Galilée s'empresse de publier et en désenseignant à des jeunes étudiants spongieux ? Pour plusieurs motifs :

1. Parce qu'il représente très bien l'employé de l'État qui vit parmi des LCP (lieux communs professoraux) et qui ne s'aperçoit pas que ses lieux communs sont encore plus fades que les LCC (lieux communs communs) qu'il méprise.
2. Parce que j'ai des amies qui le lisent et se font rouler dans la doctrine comme si elles n'avaient pas encore la coquille hors du cul.
3. Parce qu'il est un des adeptes de cette majorité bavarde et réactionnaire qui voudrait se faire passer pour révolutionnaire et qui, sortie de la naïveté des utopies de jeunesse, sait que la « vraie » révolution en est une autre, qu'elle est spirituelle.
4. Parce qu'il est assez malin pour dire les choses qu'on a des tendances pamplemousse.
5. Parce qu'il fait partie de l'armée d'intellectuels qui croit que la philosophie peut nous sauver et ne s'aperçoit pas que l'église philosophique, comme toute église, est une communauté de coupure des connexions neurales.
6. Parce qu'il va donner des conférences dans des villes de province où il rassure le besoin d'être rassurés des auditeurs. Lui connaît les mégapoles et eux n'attendent qu'on ne leur dise que ceci : que Paris est comme N.-Y. qui est comme Sao Paolo qui est comme Tokyo. Un agglomérat... quelle chance que nous avons, nous, à Bordeaux !¹¹
7. Parce qu'un vrai philosophe, Derrida, dit qu'il le respecte et qu'il le considère comme un vrai philosophe. Je ne me suis jamais demandé si Derrida (comme Sollers) faisait partie de la catégorie fort nombreuse de gens qui ont besoin de louer des pauvres crétins pour que leurs œuvres en ressortent agrandies. Aujourd'hui, je me le demande.
8. Parce que, *last but not least*, il me fait radoter comme un vieil âne essoufflé.

Poux de San José

Comme on n'allait pas chez *Lipp* pour aller chez *Lipp* ou comme on ne va pas à la *Closerie* pour aller à la *Closerie*, on ne va pas Chez José pour aller Chez José. On va Chez José parce que... Pourquoi ? Il n'y a pas

¹¹ Ce livre a été confectionné en partant d'une conférence donnée à Bordeaux en mars 2001.

Sartre, il n'y a même pas Sollers. Pourquoi donc *Chez José* est toujours bondé ? Parce que ceux qui fréquentent *Chez José* sont entre eux. Entre nous, de leur point de vue.

Entre nous qui ?

Pour répondre à cette question j'ai entrepris une très longue et laborieuse étude dont les résultats ont été envoyés à la revue *Montreal's bars flora and fauna*. Voici une synthèse, une catégorisation, courte, mais précise, de la faune Joséphienne.

- Visage et idées délavés. Dans la vingtaine. Regard perdu, des œillades aux passants qui disent : « Avez-vous noté la profondeur de ma vision du monde ? ».
- Rondelette, souriante, jupe longue année soixante et décolleté profond. Tête légèrement pliée, elle écoute son copain sans dire un mot. Elle n'en a pas.
- Maigre comme un hareng il parle à très haute voix à sa copine rondelette et souriante. Il observe furtivement si quelqu'un l'écoute et adapte la hauteur de la voix à l'éloignement des auditeurs captifs.
- Dans la quarantaine. Sale comme un vieux sale (je veux dire les idées et le regard sale). Il regarde avec mépris les petits bourgeois et les touristes qui arpentent la rue Duluth.
- Courbée sur la table elle analyse son assiette comme un chirurgien le pancréas d'un cancéreux. Des dizaines de tics montrent que c'est elle le pancréas que les passants-chirurgiens devraient analyser.
- Il gesticule comme un vendeur de foulards napolitain. Il occupe le trottoir avec son armée de banalités. Il est au centre de la culture du monde.
- Triste comme une carpe, elle attend, sans qu'un seul muscle ne bouge, sa copine hystérique qui arrive avec un copain honoré d'être invité *Chez José*. Lui aussi est là.

Résultat des courses, qu'est-ce cet « entre nous » ?

La sensation d'être à la bonne place, du bon côté, de savoir comme va le monde. Comme ma grand-mère, quand elle allait à l'église. Mais ma grand-mère avait une qualité que personne *Chez José* partage : elle ne se prenait pas pour une autre.

Dino, s'il était encore parmi nous, aurait dit que plus ça change et plus ça reste pareil. Il aurait dit bien d'autres choses sur les filles que ma rectitude politique m'empêche de répéter. Oui, ma belle Joséphine, c'est comme cela que va le monde.

PS

Au coin de Duluth et Colonial. Voilà Véronique qui s'en vient accompagné par un mec avec une vieille cape de berger sicilien.

« Parle plus fort. Je n'entends pas.

— Pouoooo ééé José

— Plus fort !

— Poux de chez Joooooooooséééééé.

— Non, ce ne sont pas les poux de chez José, mais les poux de San José.

— Comment ça ?

— Oui, les poux de Sans José : les célèbres *Quadrasspidioti perniciosi* originaires d'Amérique. Les habitués de *Chez José* ne sont pas pernicioeux, ils ne sont que *quatrefoisidiots*. »

Todd et pas que Todd

Quelques irritants. Une idée d'une grande naïveté. Au moins deux considérations fort intéressantes. C'est plus que suffisant pour acheter un livre dont le défaut principal est d'avoir du succès auprès du public — ce qui me fait toujours rechigner, pas tellement par élitisme peuplard, comme certaines de mes amies, mais parce qu'il est probable qu'un de ses nombreux lecteurs me le racontera. Il y aussi un autre motif : depuis quelques d'années je débâtère sur l'empire en puisant dans *L'Empire* de Michael Hardt et Toni Negri et je ne pouvais donc pas être insensible à un livre qui soutient que l'empire américain est en compote¹².

IRRITANTS

Premier irritant : la baisse de fécondité des femmes considérée comme un des « deux phénomènes universels [qui] rendent possible l'universalisation de la démocratie ». Conscient que la « corrélation entre chute de la fécondité et modernisation politique peut susciter chez les politologues (...) une certaine incrédulité », il n'en démord pas pour autant — ce qui est plutôt à son avantage. Et même s'il attaque les sceptiques en les accusant de faire « comme si la vie politique et la vie familiale étaient des choses séparées », je crains qu'il ne parvienne pas à les convaincre ; il ne réussira certainement pas en soulignant que ce lien lui a permis de « prévoir, en 1976, dans *La chute finale*, l'effondrement du communisme soviétique ». Surtout s'il suggère, à qui veut l'entendre, qu'il est le seul à l'avoir fait. S'il veut se faire des alliés, il est parti du mauvais pied. Pour nier qu'il existe un lien entre la vie politique et la vie familiale, il faut vraiment être sot comme un clavier ; je ne suis, en revanche, pas sûr que croire que la structure familiale influence la politique internationale et l'économie soit plus malin que de croire, comme cette bonne âme de Engels, que c'est l'inverse qui est vrai. Et je ne suis surtout pas sûr du tout qu'il est fondamental, pour la compréhension de la politique internationale des États-Unis, de considérer que leur culture, comme celle des Anglais, « se caractérise par une certaine indéfinition des valeurs d'égalité et d'inégalité, si claires en général en Eurasie ». Je ne suis pas sûr non plus que c'est la structure familiale anglo-saxonne qui a porté au rejet des Indiens et des Noirs et qui « a permis de traiter les immigrants irlandais, allemands, juifs, italiens en égaux ». Que le taux très élevé de mariage entre cousins germains parmi les arabes-musulmans ait un grand impact sur leur politique me laisse très perplexe aussi : surtout quand il en conclut que cela « ne

12 Emmanuel Todd, *Après l'Empire — Essai sur la décomposition de l'empire américain*, Gallimard, 2002.

favorise guère le respect de l'autorité en général et celle de l'État en particulier » Indépendamment de l'interprétation qu'on en donne, il est clair que pour des Occidentaux il est fort étonnant que le mariage entre cousins germains au Soudan atteigne 57 %, au Pakistan 50 %, 40 % en Mauritanie et 25 % dans les pays du Maghreb.

Le taux de fécondité lui permet aussi d'induire que « le monde musulman, en tant qu'entité démographique, n'existe pas. La dispersion des taux est maximale, allant de deux enfants par femme en Azerbaïdjan à 7,5 au Niger. » Le « monde musulman, en tant qu'entité démographique », et alors ? Alors doit-on tirer la conclusion que le monde musulman n'existe tout simplement pas ? Aïe!

Certains lecteurs seront bien plus irrités par l'hypothèse « majeure » que le monde s'en va vers une « universalisation de la démocratie » que par cette histoire de fécondité. À chacun ses irritations. Inutile d'ajouter que les irritants sont les empreintes digitales des faiblesses de l'âme et que c'est parce qu'ils nous irritent là où l'on est écorché qu'ils sont si irritants. Inutile aussi de dire que s'irriter de s'être irrités, c'est un classique du comportement des irritables. Si l'irritation est un aveu de consanguinité entre facteur irritant et sensibilité, il est clair que je ne pouvais pas rester impassible devant cet emploi un peu simplet de quelque chose d'aussi important pour comprendre notre société que la baisse du taux de fécondité.

Le deuxième irritant aussi se conjugue au féminin. Il concerne les femmes américaines : femmes « castratrices et menaçantes »... « pour les mâles européens » ajoute-t-il. Là aussi, je crois qu'il touche une corde sensible et non seulement de mon petit moi : la peur des femmes qui menacent le pouvoir des hommes symbolisé par les phallus (leurs couilles, si on veut être avec les pieds sur terre) est une donnée d'une extrême importance pour comprendre le comportement des mâles et donc du pouvoir. Mais de là à l'employer comme un mécanisme explicatif des rapports politiques entre les États-Unis et l'Europe, il y a un monde. Et ces viragos qui, selon Todd, poussent Bush à bombarder l'Afghanistan sont une caricature du travail de sensibilisation que les féministes américaines ont fait par rapport à l'esclavage des femmes dans un pays où, à cause du taux élevé de mariage entre cousins germains, il devrait exister « un système très égalitaire » !

Le troisième irritant, plus ponctuel que les autres, concerne le Zimbabwe. Sur sa liste à propos de la « planète structurée par la haine, ravagée par la violence, où se succèdent (...) massacres des individus et des peuples », il place l'« assassinat de fermiers blancs au Zimbabwe » à côté du génocide rwandais, de la guerre civile au Sierra Leone, du terrorisme de masse en Algérie et d'autres atrocités du même acabit. Il est tombé sur la tête. Carrément tombé sur la tête.

PETITE QUEUE IRONIQUE DES IRRITANTS. En jetant un dernier coup d'œil au livre pour voir si je n'avais pas oublié quelques notes écrites en marge, je suis tombé sur le commentaire suivant placé à côté du tableau sur les homicides et les suicides dans le monde : *pourquoi ne pas dire que le taux de suicide est l'un des facteurs qui pousse à l'universalisation de la démocratie ?* C'est en effet étonnant de voir comment dans les pays où, ce que Todd appelle la modernité mentale, le taux de suicide est beaucoup plus élevé que dans les pays

« arriérés ». Ce qui est étonnant, c'est aussi de voir comment les taux d'homicide et de suicide sont inversement proportionnels. À quand une théorie sociologique qui nous démontre que le taux de mort violent¹³ est une constante universelle et que là où on ne tue pas on se tue ? Si cela était vrai, j'espère que les préférences de mes amies iraient, comme les miennes, aux pays où l'on tue.

NAÏVETE

L'alphabétisation est l'autre phénomène qui rend « possible l'universalisation de la démocratie ». Qu'une plus grande alphabétisation implique une plus grande démocratie me laisse fort indifférent. Ce qui me laisse moins indifférent, c'est d'écrire que la « démocratie » — notre démocratie — est le meilleur régime possible et que donc l'alphabétisation, etc., etc. Si je risque de partager l'irritant lié à la fécondité avec beaucoup de lecteurs, je crois qu'il y a beaucoup moins de gens qui se grattent quand on leur dit que l'instruction secondaire et postsecondaire sont des éléments qui facilitent les échanges et qui feront gagner la démocratie sans l'aide des avions américains. C'est pour cela que j'ai décidé de mettre cet irritant potentiel parmi les naïvetés (s'irriter contre le monde entier serait trop bête, même pour un irritable comme moi).

Comment ne pas considérer comme très naïve une position qui soutient que « des individus rendus conscients et égaux par l'alphabétisation ne peuvent être indéfiniment gouvernés de façon autoritaire » ? Pas besoin d'évoquer l'histoire, il suffit de penser aux buts de l'alphabétisation : permettre aux individus d'être plus productifs dans un monde quadrillé par la technique. Que le mythe de l'alphabétisation prenne racine au XVIII^e siècle en Europe et qu'il fleurisse, toujours en Europe, au XX^e est certainement moins dû au désir des élites d'émanciper les masses¹⁴ qu'aux « besoins » des machines d'être traitées avec plus de capacité d'abstraction que les vaches. On peut admettre que les personnes alphabétisées « ne peuvent être indéfiniment gouvernées de façon autoritaire », si on entend « gouverner » au sens restreint du terme, mais si par « gouverner » on entend « dominer », « commander », « soumettre » l'alphabétisation favorise le « gouvernement autoritaire », car l'autorité se disperse non seulement parmi les hommes et les institutions, mais aussi parmi les machines et surtout elle fixe sa demeure principale dans les cerveaux. Dans un monde où les mots sont les éléments clef de la production de richesse, sans alphabétisation il n'y a pas de contrôle possible. Est-ce un hasard si les moins alphabétisés sont plus difficilement intégrables dans la prison du travail où l'individu est complètement soumis aux règles des affaires (même quand il est « créatif », surtout quand il l'est) ?

Comment ne pas être d'accord avec Todd quand il écrit que « les conséquences de l'éducation sont innombrables. L'une d'elles est de déraciner mentalement les populations. » ? Si les racines sont ce qui « sert pour se fixer au terrain et se nourrir », il doit être vrai que, dans le monde moderne, les gens restent

¹³ Il ne considère pas les morts violentes dues à de causes naturelles (tremblements de terre et autres) ni celles dues à la violence institutionnalisée (guerres et travail).

¹⁴ Si on suit les théories naïves à la Todd, on peut encore moins croire au désir des masses non alphabétisées de se libérer des gouvernements autoritaires : n'étant pas alphabétisés les gens peuvent supporter n'importe quelle autorité. Naïveté au carré.

moins accrochés à leurs quatre arpents de pré. Mais même les plus misérables des paysans n'ont jamais eu de racines sous les pieds. Les racines humaines sont dans la tête. Mais alors qu'y a-t-il de plus efficace que l'école pour enraciner les gens ? Dites-le-moi, qu'y a-t-il de plus efficace ? Qu'y a-t-il de plus efficace que les études universitaires où les corps sont phagocytés par les mots ? Dites-le-moi.

Pourtant Todd sait certaines choses. Il n'ignore pas, par exemple, que « les travailleurs de l'ancien tiers-monde (...) savent lire, écrire et compter, *et c'est pour cela qu'ils sont exploitables* ». Moins naïf qu'il n'en a l'air ?

Si mon cerveau alphabétisé n'emprisonnait pas les mots, ils diraient qu'il n'y a pas d'alphabétisation sans alphabétification.

INTERESSANT

Au moins deux considérations fort intéressantes : la première d'ordre militaire et la deuxième économique. Au moment où tous les médias soulignent la puissance de l'armée américaine, il est agréable et libérateur d'entendre quelqu'un souligner sa faiblesse. Quand Todd écrit que « l'absence d'une tradition militaire américaine au sol interdit l'occupation du terrain et la constitution d'un espace impérial au sens habituel du concept », il nous injecte une bonne dose d'espoir : l'espoir que l'armée américaine, transformée en police — comme toute force d'occupation — ne pourra jamais contrôler le monde.

La vision économique des États-Unis que Todd présente est peut-être contestable, mais elle est tellement pleine de bons sens que même une armée de jésuites (l'élite des alphabétisés catholiques) rencontrerait des difficultés à la défaire. Du bon sens : ce qui est parfois un somnifère et d'autres fois un puissant antidote contre des vendeurs de vaches folles. Depuis quelques siècles les économistes ne sont seconds à personne dans l'art de retourner les données comme des chaussettes. Selon Todd, les économistes ne sont d'aucune utilité pour expliquer les phénomènes économiques actuels : « la théorie économique orthodoxe ne peut expliquer la rétraction de l'activité industrielle américaine, la transformation des États-Unis en un espace spécialisé dans la consommation et dépendant du monde extérieur pour son approvisionnement ».

Dialoguons donc avec le bon sens :

- Du point de vue économique, les États, vus de l'extérieur, sont des entités fermées avec des marchandises qui entrent et qui sortent.
- Comme les familles.
- Comme les familles. Et si pendant une période assez longue un État fait entrer beaucoup plus de marchandises qu'il n'en fait sortir, il doit s'endetter et s'il ne veut pas faire faillite, il doit « sortir » ses armées.
- Impeccable ! Les États-Unis s'endettent et surtout leurs armées...
- Oui, mais leur armée, dans ce cas, n'est pas tellement importante.
- Mais alors comment les États-Unis peuvent-ils continuer à faire entrer des marchandises si non seulement ils ne font pas faillite, mais ils sont toujours plus riches
- Ils payent.

- Comment ?
- Avec de l'argent.
- Mais... mais l'argent... l'argent ne pousse pas dans les ordinateurs !
- Non, mais l'argent on peut le créer...
- Oui... mais...
- Il suffit d'être comme les États-Unis et être les détenteurs de la monnaie de référence. Quand on en a besoin... on imprime des beaux billets verts.
- Ah ! d'accord.

Et pourtant, non. C'est là que le bon sens se fourvoie même s'il a démarré sur la bonne voie. Comme dirait Todd, il s'agit d'une position de gaulliste ringard. Les choses se passent de manière un peu plus tordue : « Les États-Unis ne prélèvent autoritairement qu'une fraction des signes monétaires et des biens qu'ils leur sont nécessaires. (...) La majeure partie du tribut (...) est obtenue sans contrainte politique et militaire, par des voies libérales spontanées ». Les États-Unis payent avec les investissements des étrangers, de ceux qui acceptent la « servitude volontaire » : « Le mouvement du capital vers l'espace intérieur américain (...) qui est passé de 88 milliards en 1990 à 865 en 2001 (...) permet l'achat de biens venus de l'ensemble du monde ». Ce sont les riches des autres pays qui investissent dans les bourses américaines et qui permettent aux Américains d'être la fleur des consommateurs. Ce sont les riches non Américains qui payent afin que les Américains riches soient toujours plus riches et que les Américains pauvres soient un peu moins pauvres. Pas mal. Mais, à ce point-ci, le vieux bon sens devrait revenir pour nous suggérer que les riches du reste du monde font payer à leurs pauvres... mais... c'est une autre histoire.

Et les célèbres reprises de l'économie américaine ? « Chaque reprise de l'économie des États-Unis gonfle l'importation de biens en provenance du monde. Le déficit commercial se creuse (...). Mais nous sommes contents, mieux soulagés. C'est le monde de La Fontaine à l'envers dans lequel la fourmi supplierait la cigale de bien vouloir accepter de la nourriture. » Et il insiste : « L'Amérique (...) est essentielle au monde par sa consommation » Ça, j'aime. J'aime parce que ça me fait penser à tous ceux qui sont « essentiels » par leur consommation dans tous les pays, à ceux qui ont été « essentiels » à toutes les époques... mais... c'est une autre histoire.

UNE AUTRE HISTOIRE

Selon Todd la Russie est en train de se stabiliser et il croit à son possible retour en force. Une Russie forte à cause de ses richesses naturelles, de ses armements et, qui pouvait encore s'en douter ? de son alphabétisation.

Et le monde musulman dans tout cela ? Le monde musulman « sortira de sa crise de transition sans intervention extérieure, par un processus d'apaisement automatique ». Sortira pour entrer où ? Pour entrer dans... mais... c'est une autre histoire.

Et le terrorisme ? « La notion de terrorisme universel n'est utile qu'à l'Amérique » Seulement à l'Amérique ? Pas sûr... mais... c'est une autre histoire.

Élites

Pour les gens communs on fabrique des sacs à main en plastique qui ressemblent à des sacs en cuir. Pour les élites, Desmots fabrique des sacs en cuir qui semblent être en plastique. Desmo, pas Desmots ! pour les élites, parfois, pas de mots : un simple clin d'œil.

Débile

Une vingtaine de débiles, entre quinze et trente ans, s'égrènent le long d'un chemin du Mont-Royal. Cinq ou six accompagnateurs, accoutrés avec les immanquables shorts aux poches trop gonflées, avec un sac à dos rouge et bleu porté trop bas et une caquette qui ne les aide pas, les gardent au bord de la route (comme les paysans qui, dans les années cinquante, accompagnaient les vaches le long des routes des Alpes, quand les camions n'étaient pas encore au service du bétail et les voitures n'étaient pas encore accoutumées aux paysans) pour qu'ils ne bloquent pas les cyclistes qui déchargent leurs frustrations sur leurs petites pédales. Ils marchent vite avec des mouvements du corps si exagérés que je me demandais s'ils se moquaient des marcheurs qu'ils avaient vus à la télé ou si ce n'était pas le contraire : que les marcheurs, qui ne sont pas censés avoir un sens esthétique à toute épreuve, avaient emprunté l'ondulation naturelle des corps aux débiles que le ridicule ne freine pas.

Le dépassement me prit au moins cinq minutes, ce qui me permit de bien observer les accompagnateurs. Ils avaient l'air débile. Je ne dis pas qu'ils l'étaient, même s'il m'est difficile de séparer le fond de l'apparence : je dis qu'ils avaient l'air. Certains, avec leur sourire figé comme dans les instantanées d'une autre époque, avaient l'air encore plus débile que les vrais. La seule manière de reconnaître les faux débiles¹⁵, était de considérer leur position par rapport au bord de route et le bâton symbolique qui gonflait leur esprit.

Ce n'était pas la première fois que je notais que les accompagnateurs ont un je ne sais pas quoi de plus débile que les accompagnés : comme si la débilité était contagieuse et passait de l'un à l'autre comme une mauvaise grippe, en devenant à chaque passage plus bruyante.

Mais pourquoi le mouvement n'est pas dans l'autre sens ? Pourquoi l'intelligence ne passe-t-elle pas dans les débiles ? Est-ce un problème d'entropie. Non, je ne crois pas.

Sans doute parce que l'intelligence n'est qu'un manque de débilité. Et, ce qui n'est que manque, qu'absence, que ne pas être, ne peut pas être transmis.

« L'emploi du mot *débile*, c'est de la pure provoc, n'est-ce pas ?

— Non. En parfait débile, je n'aime pas me cacher derrière le gros doigt de l'hypocrisie.

¹⁵ Je dois confesser que, dans cette histoire de faux et de vrai, je suis un peu perdue. Je me sens débile.

RDI.

Le spectacle d'aujourd'hui, c'est la journée contre la guerre. Manifestants de tous les pays, unissez-vous ! Peu importe ce que vous pensez, ce que vous voulez, l'importante c'est que le spectacle continue. Mais pas n'importe lequel ! À RDI — la grande télévision — canadienne, on expérimente : on parle avec un correspondant de Madrid et on montre les images de Rome ; à Toronto, on pose des questions bêtes à un type qui vient de sortir d'un œuf de pâque et on ne montre pas la manif parce qu'elle « se déroule actuellement au centre ville ». Les critiques de la télé en ont pour leur hargne : même Godard ne ferait pas mieux. Là où il aurait fait mieux, c'est en studio où une barbe-bien-taillée, ni chair ni poisson, répond aux questions, on ne peut plus bêtes, de la nana au sourire indéfectible, proférant des banalités telles, que même mes genoux ne peuvent les digérer. « Ces manif démontrent que les gens veulent qu'avant de faire la guerre, toutes les pistes soient explorées et si la guerre doit se faire, il faut la faire sous l'égide de l'ONU. » Il n'a vraiment rien compris. Je suis contre la guerre contre l'Irak, mais si on déclarait une guerre contre les *would-be* pamplemousses de RDI je serais partant. En première ligne, avec mon clavier, mes dictionnaires et sa photo.

Cultivés

Ils lisent tout ce qu'il faut lire dans leur milieu « cultivé ». Tout ce dont parlent les journaux. Ils sont des génies de l'analyse et savent décrire, discuter, critiquer un livre en n'ayant lu que la quatrième de couverture. Quand ils ont le temps — et ils n'ont pas souvent le temps parce que, pour suivre à la trace les nouveautés, il faut un engagement à plein temps — ils lisent les premières deux pages ; s'il s'agit d'essais, ils sont même capables de lire toute l'introduction, en diagonale.

Ils sont très, très cultivés : l'industrie de l'édition a si bien labouré leur cerveau que pas un seul brin d'herbe ne pousse sur le billon entre la rangée d'idées-patates et celle d'idées-giraumont — les deux seules cultures rentables dans un terrain si pauvre en phosphore. En souvenir de la coquetterie de leur grand-mère des idées-courgettes, jaunes, rien que des jaunes ! dorment dans l'ados qui donne une petite touche Disney à l'ensemble.

Ils sont « cultivés », ce qui leur permet de se prendre au sérieux. Très au sérieux. Tellement au sérieux que je rêve d'invasions de doryphores, d'herbes à poux, de fousseurs, de lombrics...

Je rêve de mines anti-banalités.

Guerre et sang

Seul le sang de mes règles me laisse indifférente, et encore ! Je n'ai rien contre les hystériques pacifistes, mais je ne supporte pas les pacifistes hystériques surtout quand elles ont plus que 15 ans.

Je ne supporte pas qu'elles s'excitent devant la barbarie de la guerre et qu'elles ignorent la barbarie

quotidienne de l'école et des églises. La nôtre.

Je ne supporte pas leur pensée bête, sérieuse et sincère, contente de prendre les causes pour les effets ; leur pensée magique qui se cache derrière le droit de la paresse ; leurs idées asséchées dans le désert de la débilité.

Nos idées.

Juges et poètes

Le juge en chef de la Cour Suprême de la Pennsylvanie (Stephen J. Zappala) n'aime pas les juges qui rédigent leurs sentences en vers. Non pas pour la piètre qualité de leurs poèmes (si on ne demande pas à un poète d'être juge, on demande encore moins à un juge d'être poète), mais parce qu'« une opinion qui s'exprime (*expresses itself*) en vers ne donne pas une bonne image de la Cour Suprême de la Pennsylvanie ».

Je trouve que l'expression « une opinion qui s'exprime en vers » est si poétique que monsieur Zappala écrit en vers sans le savoir. Quelques mots sur la cause — au sens juridique — qui a déclenché la prise de position du juge Zappala : un milliardaire fait cadeau d'une bague de 21 000 \$ à sa fiancée qui a trente ans moins que lui ; ils se séparent — comme de juste — et elle s'aperçoit que la bague est sans valeur. Procès. La majorité donne raison à l'ex-mari. Le juge J. Michael Eakin n'est pas d'accord et écrit ce jugement :

A groom must expect Matrimonial pandemonium When his spouse finds he's given Her cubic zirconium. Given their history and Pygmalion relation I find her reliance was with Justification	L'époux doit s'attendre Un pandémonium matrimonial Quand l'épouse s'aperçoit De la fausse bague. Ayant joué le Pygmalion Dans cette histoire Je trouve sa dépendance Sans aucune béance.
--	---

Bravo Eakin ! Enfin un juge qui a compris qu'on peut être léger, même avec la justice, surtout quand :

Des couples mal assortis

Après la perte du vernis

Dans une lutte sans merci

Comme le duc de Bercy

Vont chercher la justice

Dans le noir interstice

Qu'humains sans amours

Pour nous jouer un tour

Ont créé à l'aube des temps

Pour nous livrer au vent

Des hargneux de la terre

Qui aiment aller à la guerre

Bravo Mr Eakin !

Images et sagesse

Table ronde sur le luxe à la télévision française. Un spectre d'opinion très large, mais sans surprises. Elle seule surprend : abandonnée sur le divan, magnifiquement habillée, nageant dans l'immense profondeur de la beauté, sans sourires faciles, un air de « vous n'avez rien compris de la vie », trop intelligente pour proférer des paroles « vaines », un corps qui n'a pas besoin d'âme, une sensualité qui déforme le cadrage. Dès son adolescence elle doit avoir quitté le monde des mammifères vociférant : la personnification même de la sagesse. La vraie sagesse.

Vraie sagesse comme celle profondément différente de Godard. Dans ses entrevues il est toujours parfaitement intelligent, sensé et sensible. Honnête surtout : « J'ai souvent fait des constructions un peu arbitraires. J'ai toujours trop d'arbitraire... ». Arbitraire comme les poètes, mais, sage par-dessus tout. Un grand vieux sage. Même quand il avait trente ans il était déjà un grand vieux sage : un beau vieux conteur d'images.

EF103603

Harper's magazine d'août 2001. Transcription de l'exécution d'Ivon Ray Stanley EF103603 qui a eu lieu dans une prison de la Georgie (USA) le douze juillet 1984. Froide, parfaite comme une pièce de Beckett. Rien qui dépasse. Rien qui manque.

Le directeur a donné au condamné l'opportunité de faire une dernière déclaration.

Il a refusé de faire une dernière déclaration.

On lui a donné l'opportunité de prier.

Il a refusé de prier.

[...]

En ce moment on lui met le capuchon.

Le capuchon est fixé.

Le directeur et tous les membres de l'équipe d'exécution sont sortis de la chambre d'exécution.

[...]

L'exécution est en cours.

Quand la première décharge est entrée dans son corps, il s'est raidi et j'ai entendu un bruit sec (pop).

[...]

Maintenant il se relaxe.

De mon point d'observation il semble que le prisonnier s'est quelque peu relaxé.

Ses poings sont encore serrés, mais le condamné ne fait aucun mouvement.

Il n'y a toujours pas de mouvement de la part du condamné : il est tout simplement assis.

L'exécution est terminée.

Nous avons maintenant les cinq minutes d'attente.

Quand l'exécution a été finie et l'alimentation fermée, il s'est relaxé quelque peu.

On voyait clairement qu'il s'était relaxé encore plus qu'auparavant.

[Les témoins] sont assis complètement immobiles, ils observent. Non, euu... je vois un ou deux journalistes qui écrivent, prennent des notes. Mais les autres sont simplement assis, ils fixent la chambre d'exécution.

Les cinq minutes d'attente sont complétées.

[...]

Le troisième et dernier docteur est en train de faire sa vérification.

L'examen est terminé.

Attente de l'annonce de l'heure de la mort et de la confirmation de la mort.

Le directeur a informé tous les témoins que la mort est survenue à 12 :24.

Lecture

Jacques Ellul dans *Exégèses des nouveaux lieux communs* (La table ronde, 1994) : « *L'utilité la plus évidente de la lecture dans notre société concerne le gouvernement. Si le citoyen ne sait pas lire, il devient impossible de gouverner.* » Cette phrase qui « *n'est pas une boutade* » m'a fait repenser aux longues discussions avec Roberto sur les chevaliers teutoniques. Il croyait que la décadence de l'Occident avait débuté avec l'écriture et que les chevaliers teutoniques étaient les derniers représentants d'une culture orale profondément enracinée dans la vie — et donc dans la religion et la guerre, selon lui. Roberto était un fasciste de droite (ça existe, Le Pen par exemple n'est qu'un fasciste du centre) et Ellul ? Ellul est un intégriste chrétien, de droite. De droite, comme tous les intégristes, même si une gauche dévoilée et dévoyée est maintenant à l'aise avec l'intégrisme musulman.

P.S.

Cette idée de décadence portée par l'écriture m'a toujours fasciné. Ma fascination est, sans doute, une réaction à mes excès de lecture et un hommage à l'intelligence et la culture de tous les gens qui m'étaient proches et que le charme du papier noirci ne touchait point.

Ski et bureaucrates

Quand on veut étudier un phénomène, surtout si on veut courir le risque de trouver quelque chose qui ait l'apparence de la nouveauté, il est préférable de « solliciter » les positions limites. De mettre au foyer les frontières — les restes ou les marges, comme on disait autrefois. Freud est encore le maître indépassé de cette stratégie analytique, qui, malheureusement, a quelques gros défauts. Dès qu'on étudie les marges, dès qu'on les met au centre, si on a assez de chance — être nés au bon moment, avec la bonne intelligence, les bonnes idées, une bonne volonté, etc. — on peut transformer les marges dans un nouveau centre qui permettra à ceux qui sont moins bien nés, ou plus paresseux, de dire des banalités plus grossières que celles

induites par le vieux centre. Pourquoi plus grossières ? Parce que le nouveau centre manque de la solidité du vieux : celle qui avait été créée dans la « sueur et le sang », dans l'histoire.

Ceux qui ne sont pas fortunés n'ont pas de choix : moutons dans les vieilles plaines ou moutons sur les nouvelles collines.

Pour comprendre la peur que dans notre société on a des hommes « supérieurs », on peut faire un détour sur les pistes de ski.

C'est parce que, dans les compétitions de ski, il est préférable partir dans les premières positions que, jusqu'à cette année, les meilleurs skieurs partaient dans les premières positions. Mais cela favorise les meilleurs et rend plus ardue la vie de ceux qui aspirent à grimper plus haut dans l'échelle de la gloire et de l'argent. C'est injuste. On a donc décidé que les trente premiers dans la descente d'entraînement partiraient dans l'ordre inverse (le trentième en premier, le vingt-neuvième en deuxième... et le trentième en première position). De prime abord on pourrait dire « pourquoi pas ? ». De second abord... Conséquence assez prévisible : les meilleurs ralentissent dans la descente d'entraînement pour ne pas partir après la vingtième position.

Après une descente d'entraînement où il avait eu le meilleur temps dans la première moitié, mais seulement le soixante et unième temps dans la deuxième, Eberharter, un des meilleurs skieurs autrichiens, a déclaré qu'il s'agissait d'une décision de bureaucrates qui ne connaissaient rien au ski. Eberharter a raison quand il dit que ce sont les bureaucrates qui ont décidé, mais il se trompe quand il affiche un léger mépris. Les bureaucrates, c'est nous. Nous sommes tous des bureaucrates. Même Eberharter quand il fait tous ses calculs et il ralentit pour ne pas partir trop en arrière. On devient tous bureaucrates.

Sujet

Quel sujet, l'individu ! Surtout quand il traîne derrière lui l'autre sujet bourreur de vide : l'identité. Dans un cours de sociologie 101 — là où le vent de la jeunesse peut encore dissiper la fumée du bivouac intellectuel — le prof pourrait dire que, contrairement à votre (de vous en tant qu'étudiants de sociologie) croyance, les membres de l'espèce humaine n'ont pas toujours eu conscience de leur propre individualité. Et en citant Horkheimer il leur dirait que : « La perception de l'identité du moi (...) parmi les hommes primitifs est plus faible que parmi les hommes civilisés, [l'indigène] vit seulement dans les joies et les douleurs du moment et il semble conscient de manière très vague du fait qu'en tant qu'individu il devra continuer à vivre et aborder les vicissitudes du demain ». Et, toujours en suivant Horkheimer il ajouterait que « L'individualité présuppose le sacrifice de la satisfaction immédiate par amour de la sécurité matérielle et spirituelle (...) ». On pourrait être d'accord, au moins partiellement, avec le prof de sociologie s'il disait que le concept d'individu tel que décrit par les philosophes est un concept tardif. Mais, quand il passe d'un discours « sur » à « la perception de l'identité du moi », je mettrais des Bémols. Je crains (litote !) que l'on ne fasse pas ce saut-là impunément.

Induction

Imaginez-vous d'écouter un premier penseur noir¹⁶, un deuxième penseur noir, un troisième penseur noir, etc. et que vous n'entendiez aucun penseur blanc. Si vous êtes, vous aussi, un penseur noir vous induirez que la pensée est noire ; si vous êtes noir-de-noir, vous direz que c'est le monde qui est noir ; si vous êtes un penseur gris, vous induirez que la majorité des penseurs sont noirs ; si vous avez des tendances au blanc vous direz qu'il ne s'agit pas de vrais penseurs et, enfin, si vous êtes blanc vous aurez la certitude qu'il n'y a pas de penseurs, mais seulement des individus engagés.

« Pourquoi écris-tu *noir* et pas *sans espérance* ?

- Parce que je veux dire noir.
- Alors pourquoi as-tu mis la note ?
- Parce que je crains les gens comme toi. »

Porcins

Un vieux cochon et une sale truie emmerdent une jeune serveuse dans un café : « Non, pas celui-là... je vous avais dit pas de cannelle... oui, j'ai payé mon croissant... je veux parler au patron » Et le patron aux yeux porcins leur donna raison. Quand les grognements se perdirent dans le boucan du festival, je dis à la serveuse qu'il fallait vraiment avoir beaucoup de patience et j'ajoutai, ironique : « Mais... votre salaire est tellement élevé que vous pouvez tout supporter ». Elle me regarda sans sourire et avec une légère pointe d'orgueil dans la voix : « Un jour j'ouvrirai un café et je deviendrai propriétaire, moi aussi » Je ne lui dis pas qu'elle risquait de devenir porcine elle aussi.

Souffle divin

Avec l'assurance de ceux qui ont les épaules bien protégées par leur compte en banque, ils entrent dans un restaurant à la mode de la rue Saint-Laurent. Le grand mesure presque deux mètres, pèse au moins 150 kg, et a la voix d'une jeune fille. Le petit aimerait mesurer au moins un mètre et soixante-trois, ne pèse pas plus de 52 kg et a une voix de baryton. Le souffle de Dieu n'a cure de la beauté de ses instruments. Seul compte l'épaisseur du portefeuille.

Pourboire

C'est automatique. Quand je faisais la queue, pour mon café/muffin matinal, avec les ouvriers qui faisaient des rénovations du pavillon de l'université, je sentais que ma serviette, mes lunettes épaisses, ma chemise « chinoise », mon visage de mangeur de mots, mon ordinateur... me jetaient de l'autre côté de la barricade. Le côté qui ne sera jamais le mien, malgré les apparences. Comment le sais-je ? À cause des pourboires

¹⁶ Noir parce que sans espérance et non à cause de la couleur de sa peau !

généreux que moi, comme eux, je laissais pour les filles de notre classe de l'autre côté du comptoir. Et mes collègues ? N'en parlons pas... seul Louis...

Business is business

Highgate Cemetery, le cimetière où reposent les cendres de Karl Marx, est géré par une compagnie, la *Highgate Cemetery Ltd.*. Il ne suffit pas de payer l'entrée, il faut aussi payer pour prendre des photos. Ils savent qu'une fois que l'on a fait une heure de métro, on ne renonce pas à se faire photographier devant l'énorme tête barbue, à cause de 4 livres sterling. À moins d'avoir encore une once d'esprit barricadier et le minimum d'agilité nécessaire pour sauter par-dessus un grillage de deux mètres (et, passé la cinquantaine, on manque souvent de l'une et de l'autre).

Jessie Jackson

Dans les anciens temps, quand les dieux se promenaient parmi les femmes pour profiter de leur beauté, Mercure et Apollon virent Chioné, jeune fille de quatorze ans, « douée de la plus grande beauté ». Mercure, très impatient, l'endort « avec sa baguette qui provoque le sommeil » et elle « subit les violentes approches du dieu ». Quelques minutes ou quelques heures plus tard¹⁷ Apollon « goûte à son tour au plaisir¹⁸ » et deux enfants vont naître. Elle se vante avec ses copines. Ouaouuuu ! Chanceuse ! Elle se monte la tête et ose dire qu'elle est plus belle et plus importante que Diane qui, comme on peut très bien imaginer, ne le prend pas très bien et décide de la punir. Comme un juge afghan quelconque, avec une flèche « il va percer la langue coupable ». Autre temps, autres lieux, autres mœurs ! Aux États-Unis ce n'est pas pareil. On n'est ni dieux ni barbares et les fillettes ont de plus petites attentes. Ça leur suffit d'un Jessie Jackson quelconque qui les schtroumfe après les avoir excitées avec un sermon sur l'égalité et la justice ou d'un Ovide-journaliste pour la gloire d'un jour.

Monde peureux

Le monde n'est pas une photo qu'on observe quand on veut s'émouvoir sur le passé, ni un film qu'on loue dans les soirées vides. On est dedans, on le transforme (en courant des risques) et, surtout, il nous transforme (sans courir des risques). Et le fait que, dans la culture occidentale, la confiance, grugée par la peur, a été cantonnée avec la bêtise et la débilité est un signe clair qu'on voudrait qu'on ne soit pas dedans — et non pas parce qu'en étant dedans on se fait mal, mais, parce qu'on aurait tendance à se débarrasser de tout ce qui fait trop mal en faisant ainsi mal à ceux qui n'en ont pas assez. On démocratiserait le mal.

Plumes et patates

Arthur Buies écrit dans ses *Chroniques* que trois quarts des journalistes canadiens ne font pas de différence entre une pioche et une plume. Ce qui n'a pas vraiment d'intérêt, surtout à une époque où les plumes et les pioches sont en voie de disparition. Ce qui, en revanche, est intéressant c'est que ceux qui

¹⁷ Ovide ne précise pas.

¹⁸ *Gaudia sumit.*

vivent dans les plumes sont complètement dans les patates quand ils jugent plus difficile renchausser les mots que les pommes de terre. Comme la majorité de mes amis. Ce qu'écrivait F. Mauriac sur A. France devrait les dégriser : « Que c'est facile d'être cultivé ! Comme on est philosophe à bon compte ! Qu'il est facile de prendre devant la vie une attitude intelligente ! »

Foule

La foule est un ensemble de personnes réunies en un lieu avec la contrainte que leur nombre soit grand. Trois personnes ne constituent pas une foule, cent personnes aux Champs-Élysées non plus, en revanche, vingt personnes devant la vitrine d'un joaillier font foule. C'est la foule vue de l'extérieur dans un contexte donné, la foule abstraite que l'on peut étudier statistiquement.

Quand on regarde la foule de l'intérieur, quand vous êtes un des éléments de la foule (un être anonyme vu de l'extérieur) ce qu'est une foule est déterminé par votre ne pas être anonyme — vos états d'âme, vos peurs, vos manies, vous sous... Il suffit, parfois, que vous soyez trois ou quatre dans une maison de deux cents m² pour y voir de la foule ; il vous arrivera d'être sardiné dans une boîte de métro et de ne voir personne autour de vous ; vous zigzaguez dans la rue Saint Laurent, direction travail, et vous avez l'impression d'être entouré d'une foule de badauds sans tête ni queue, mais, ceux qui la foulent, main dans main, sont dans un paradis désert.

Si vous avez des penchants pour la politique ou la sociologie vous pouvez voir une foule muer en multitude, populace, troupeau, peuple, masse, troupe. Et que vous y voyez populace ou masse, multitude ou peuple, troupe ou troupeau ne dépende que de la foule d'idées et de préjugés qui foule vos circuits cérébraux.

Discret

Le théorème de Nyquist m'a toujours fasciné. Il dit qu'un signal analogique (comme la musique que je suis en train d'écouter en ce moment), lorsqu'il transite à travers un filtre (comme mes oreilles, qui sont en train de couper toutes les fréquences plus hautes que 16 000 Hertz), peut être transmis de manière discrète (avec un nombre fini d'éléments) sans que de l'autre côté du filtre (de l'autre côté de mes oreilles dans mon cas) on ne s'aperçoive de la différence. Pour que cela soit vrai, il suffit que le nombre d'échantillons soit supérieur ou égal à deux fois ce qu'on appelle la largeur de bande du filtre (dans mon cas donc au moins 32 000 échantillons par seconde). Il m'a toujours fasciné parce que c'est comme si on pouvait faire plein de trous sans que personne ne s'en aperçoive.

Pas comme dans le gruyère, mais comme dans l'eau.

Imaginez, si on pouvait appliquer le théorème de Nyquist à la vie : on pourrait enlever tous les instants de malheur sans que la vie ne se raccourcisse.

« Impossible !

- Pourquoi ?
- Parce que c'est le malheur qui crée le temps, qui fait que la vie dure. Quand on est heureux, le temps vole, disparaît.
- Ouais... t'as sans doute raison... sans malheur, on se retrouve à vivre hors du temps.
- Voilà pourquoi on ne peut pas l'enlever. On ne serait plus des humains. On ne serait que des animaux...
- J'avais un fil... Hors du temps... Toujours dans le présent...
- C'est bien ça être des animaux...
- Ne m'interromps pas, s'il te plaît... j'ai reperdu mon fil... donc si dans la vie on fait des trous... à la bonne place... en enlevant le malheur... à la bonne fréquence... on n'aurait pas de changements perceptibles de la durée de vie tout en changeant la vie en bien... donc en rendant la vie discrète... j'y suis... peut-être... selon Nyquist des signaux discrets permettent d'avoir toute l'information d'un signal continu et, par analogie, une vie discrète tout en étant complète pourrait être moins malheureuse... si on fait les trous à la bonne fréquence...
- Et la bonne place...
- Et à la bonne place... tu suggères que si, par erreur, on faisait des trous dans le bonheur... ce ne serait plus des trous dans l'eau, mais dans la chair...
- On aurait une vie complètement dans le temps...
- Dans le passé.
- Je commence à comprendre pourquoi ce théorème te fascine.
- Moi... je ne sais plus. »

Trouver

Il est vrai que 99 % des chercheurs ne trouvent rien et que le restant trouve ce qui était sous leur nez depuis leur naissance, mais le renversement de Picasso, « *moi je trouve, je ne recherche pas* », est trop facile. J'ai plutôt l'impression qu'on cherche à gauche et qu'on trouve à droite.

Coups de pieds au c...

Ils demandent 700 000 \$ pour la mort de leur fille qui avait été assignée à une famille d'accueil quand elle avait trois ans, alors qu'elle était incapable de parler et de marcher (elle passait tout le temps au lit). Ils étaient cocaïnomanes. Je comprends très bien leur requête, s'ils continuent à sniffer (on dit que la cocaïne coûte très cher), mais je ne les comprends pas s'ils ne se droguent plus — à moins que les dollars qu'ils demandent pour « perte de jouissance de la vie et détresse » ne soient le magot qui leur permettra de

reprendre à tirer par le nez. Si j'étais le juge, je leur donnerais 700 000 coups de pieds au cul — ce qui donne, au rythme moyen d'un coup à toutes les quatre secondes, 777 heures de coups de pieds. Voilà comment trouver un travail qualifié de quatre mois, à temps plein, pour un jeune enragé (et en forme).

Droguée et propre

Le garçon a treize ans et la fille dix. Ils sont venus passer un mois au Canada, avec leur père, pour voir les Indiens. Ils habitent un village de deux mille âmes en Toscane. Un soir je leur parle d'O, une fille très propre, « la fille la plus propre que je connaisse », qui a écrit un livre sur la drogue ». Une fille qui s'est droguée. « Est-ce vrai ? », demande le garçon. « Bien sûr, on ne peut pas écrire à propos de ce qu'on ne connaît pas », je lui réponds.

Ils sont curieux. J'invite O. Elle leur explique qu'il y a plein de drogues différentes et que la marijuana et l'héroïne, même si elles portent le nom de drogues, sont très différentes. Une baleine et un chat ne sont-ils pas des mammifères ? Et pourtant les baleines ne ronronnent pas à côté de la télévision. Je m'adresse à la petite Sara qui a l'air un tantinet perdu :

— Tu vois, Sara, une femme peut être droguée et propre.

— Elle est une exception.

Après cette belle répartie, j'ai raté une occasion de me taire.

— Exceptionnelle, mais pas une exception.

— Je ne comprends pas.

Je ne savais plus quoi dire. Le vieux con qui, malgré les coups de pieds aux tibias que je lui donne continuellement, somnole dans un coin de mon âme parla à ma place : « Un jour tu comprendras ».

Profession

Je n'aime pas le terme « profession », je préfère « métier » même si « profession » est plus général — tous les métiers sont des professions, mais toutes les professions ne sont pas des métiers. Je ne l'aime pas parce que j'ai toujours eu l'impression que la profession est un métier qui s'est monté la tête. Je ne peux pas supporter l'aura de prestige qui lui fait observer du haut de sa myopie les sales « métiers » qui mettent les mains à la pâte. Il faut que j'ajoute que « profession » me fait trop facilement penser à « profession de foi », ce qui me donne les dents au cœur.

Hier, parmi mes vieilles notes, j'ai retrouvé une liste de 705 métiers de tous genres. Il y en a de toutes sortes, de toutes les couleurs, de tous les prestiges ; il y en a qui n'existent plus, qui viennent de naître, qui font un retour sur scène après une longue éclipse ; il y en a qui sont là depuis que l'*homo sapiens* est *sapiens*. Pourquoi ne les ai-je pas tous connus quand j'étais jeune ? Si je les avais connus, je n'aurais pas passé les vingt-cinq années les plus importantes de ma vie à me préparer pour un métier, professeur, qui partage 77,7 % des lettres avec « profession »¹⁹.

19 Les premières lettres, par-dessus le marché, celles qui donnent le style au mot, celles qui forment la racine qui alimente la signification du mot, sont les mêmes. En apprenti étymologiste, comme l'était le bon vieux Socrate, je dirais

Si je les avais connus, j'aurais choisi parmi ceux qui ont un nom touchant, beau, étrange. Je ne me serais pas soucié du contenu, l'apparence m'aurait suffi. Ceux qui voient dans cette attitude un manque de profondeur devraient analyser en profondeur leurs réactions pour voir si ce n'est pas toujours le superficiel qui les fascine et si la profondeur n'est pas qu'un drapage pour justifier ses goûts et ses sympathies.

Un premier tri m'aurait permis de les réduire à une douzaine. Les voici : Décatisseur, amareyeur, dominotier, paumier, plumassier, éperonnier, brandevinier, oiseleur, prote, hirudiniculteur, chasublier.

Le choix final, je l'aurais fait en tirant au sort.

Faisons donc une simulation. Le gagnant est... le gagnant est.... Le gagnant est *chasublier*.

Inversion

On peut trouver les pamplemousses pamplemous, ignorants, hypocrites et même réactionnaires, mais on ne pourra jamais dire qu'ils n'ont pas le sens des affaires. Le magazine officiel des pamplemousses français, *Le nouvel Obs*, vient de sortir un hors-série sur Nietzsche. Malins les pams ! Géniale, l'idée d'un numéro spécial à faire circuler sous le mensonge parmi les pams les plus débouchés. Un numéro très élitiste que ceux qui n'ont pas la chance d'appartenir au cercle des pampleflasques n'auront même pas le courage d'ouvrir. Il m'a suffi de regarder la couverture pour comprendre que je ne pourrais jamais être du gang des pams : un célèbre portrait retouché, pour donner à Nietzsche l'air d'un bellâtre qui publicise un parfum pour homos dans *Senso* ; la foudre qui sort de NIETZSCHE et une ville bombardée dans la nuit en arrière-plan ; un titre principal qui pourrait mettre en colère même Spinoza (« Il a pensé le chaos du monde moderne », mais quel chaos ? Il n'y a jamais eu, dans l'histoire de l'humanité, un monde moins chaotique que le monde moderne. Il a pensé le monde moderne parce qu'il a pensé l'excès d'ordre de notre monde, mes chers pams !) ; quatre thèmes, inscrits sur le veston du beau moustachu, que j'ai honte d'écrire tels quels et que j'inverse pour les rendre encore plus « parlants » pour les *cheerleaders* du magazine aux idées rondes (les quinquagénaires qui pensent penser bien parce qu'ils sont bien pansés) :

La vérité de la faillite — parce qu'ils ont acheté des actions dans des entreprises de haute technologie.

Le Dieu de la mort — parce qu'ils préfèrent un Dieu porteur de mort à une mort sans Dieu.

La puissance de la volonté — parce que, bons pères de famille, y tiennent beaucoup, à la réussite de leurs enfants (qui ne dépend que de la volonté. Parce que si leurs enfants ne réussissent pas ce n'est pas parce qu'ils sont sots, mais parce qu'ils n'ont pas de volonté).

La valeur de l'inversion — parce qu'ils sont politiquement corrects.

Bleu

Qui n'a pas connu des âmes sensibles maudire les cols bleus, vulgaires et paresseux, gros bras protégés par

qu'ils ont la même origine. Vérifions. « Professeur » (selon Le Robert) dérive du participe passé du verbe latin *Profiteri* qui signifie déclarer publiquement, enseigner. « Profession » (selon le TLF) emprunte au latin. *professio*, -onis « déclaration, déclaration publique, action de se donner comme » d'où « état, condition, métier » dérivé du radical du supin de *profiteri* « déclarer ouvertement, officiellement, se donner comme ». Voilà un cas où la première impression est la bonne, comme quand on voit pour la première fois une personne — si on est le moins attentif.

un syndicat de mafiosi, incapables de bien mener à terme leur travail de purification de notre ville aux mille saints ?

Rouge et bleu

La ville est tapissée de publicité pour un anniversaire de la loi pour la protection de l'enfance. Le petit gars a une tache bleue sur l'œil, la petite fille en a une rouge au bas du ventre.

Qui peut avoir eu l'idée de titrer cette publicité pour adultes-enfants titrée *bobo* ? Un malade. Cette tache rouge n'est pas bobo... celle bleu non plus.

Nom du père

À partir du premier janvier 2005 en France, comme au Québec, on aura le choix de transmettre à l'enfant le nom du père ou celui de la mère ou les deux. Simple ajustement avec un état du monde où le temps a adouci l'image du père. C'est incroyable, mais bien des gens s'opposent à cette transformation qui n'est qu'un symptôme d'une transformation bien plus profonde, celle de la féminisation du monde. Et ce n'est que cette autre transformation qui permet de comprendre que certaines féministes, qui ont besoin d'un père fort pour pouvoir mener des luttes faciles, se sont mises dans les rangs réactionnaires pour défendre la vieille image du père.

Pour vous montrer la pâleur des défenseurs du nom du père, voici quelques clichés extraits de leurs articles exsangues.

- Une commission quelconque résumant les idées des sociologues qui ont trop baigné dans la psy et qui pensent que la transmission du nom de la mère peut « créer de nouveaux déséquilibres et de nouveaux enjeux [avec] le risque de porter une atteinte supplémentaire à l'image de la paternité ».
- Des pys qui ne reculent devant aucune facilité : « Si c'est le père qui donne son nom à la filiation, c'est, tout simplement, parce qu'il est le seul au regard de qui la filiation est symbolique » et qui confondent le présent « est le seul » avec le simple passé.
- Des politologues qui, comme les célèbres oies, sont gavés de... symboles « L'assignation à l'enfant du nom patronymique sanctionne le fait que la filiation n'est pas un fait biologique, mais un fait institutionnel ».

Homme normal

L'homme normal domine dans les époques normales.

Normal.

Ce sont les hommes normaux qui font les époques normales.

Pas certain.

Les hommes ne font pas des époques.

Ils contribuent. Ils y sont.

L'homme normal domine dans les époques normales parce qu'il suit.

Nul besoin de penser ou d'agir.

Il suffit qu'il se laisse aller.

Si l'époque tourne au vinaigre ?

Alors il doit choisir.

Entre ici et là. Entre nous et eux. Entre fuir et rester. Entre donner et avoir.

Entre deux.

Entre mille.

Entre.

À tous les coins de temps un nouveau « entre » qui l'égratigne.

Le blesse.

Le tue.

Si l'époque tourne au vinaigre

L'homme normal meurt et attend,

La nouvelle époque normale

Qui va le ressusciter.

Émusclation

L'humanité est en train de subir une *émusclation* généralisée et, dans pas longtemps, seulement dans les cathédrales des muscles — les gymnases — on trouvera ces reliques.

Le travail a tellement changé que l'on n'a plus besoin de muscles. Voici, pour les sceptiques, trois métiers choisis au hasard :

- *Excavation* : d'excavations avec pic et pelle à de contrôles à distance d'excavateurs.
- *Chauffeurs* : des cocher aux chauffeurs de voitures intelligents (auto-mobile).
- *Militaires* : des batailles avec dagues aux contrôles des drones de bombardement.

Dans un demain assez proche on communiquera avec des implants cérébraux et la tête suffira.

C'est parce que les muscles sont devenus inutiles que tellement de gens ont ironisé sur l'élection de Schwarzenegger à gouverneur de la Californie. Il y pas tellement longtemps (il y a quelques milliers d'années) on se serait moqué d'un homme rachitique qui aspirait à devenir chef. Il est difficile d'imaginer Achille, Ulysse, Alexandre ou même César avec des jambes comme des cornes d'escargot, des bras en cure-dents et une croupe plate. Et la tête ? La tête de ces gens-là n'était pas rachitique, elle non plus.

NOTE-1 Contre les mauvaises interprétations : je considère l'émusclation comme neutre, comme une simple adaptation de l'organisme au changement des méthodes de travail. Un pas en avant dans la féminisation du monde. Une conquête pour l'humanité qui entraînera, entre autres, l'émasculation de la tête.

NOTE-1 Même le muscle dont les hommes sont si orgueilleux perdra son importance. Ce qui n'a aucun rapport avec l'émasculation.

Émusclation et souris

Il n'y a pas un seul francophone qui ne sache pas que la souris est 1) un petit mammifère rongeur ; 2) un dispositif de pointage pour ordinateurs. Un assez grand nombre, en entendant *souris*, pense sans doute aussi à une femme qui a laissé s'échapper une bonne partie de sa vertu ou à une jeune fille. Je crains, par contre, que l'on puisse compter sur les doigts d'une main ceux qui savent que la souris est aussi la « partie charnue du bras et de la jambe » ou la partie de la main entre le pouce et l'index. Si la souris-muscle a abandonné le langage c'est parce qu'on n'en a pas un grand besoin. Non seulement les muscles sont moins importants, mais les souris aussi (je veux dire les rongeurs) sont beaucoup moins présentes. Et ce n'est pas moi qui puis vous enseigner que le langage imagé et les métaphores ont besoin, pour vivre, de l'apport de la vie hors langage. Autrement il ne fait que survivre. Il survit en perdant son côté imagé et en se transformant en un mot dont la vitalité ne naît plus de la vue, du toucher ou de l'ouïe, mais des relations avec les mots qui l'entourent. Il devient un mot dans les mots. Il devient abstrait et donc prêt à être intégré dans les machines.

Culture qui aide les filles en difficulté

Une fille congolaise. Son travail universitaire est un collage de textes de sites WEB. « Dans ma culture, c'est normal de copier », me dit-elle avec une assurance que seule une culture baignant dans le mépris peut donner.

Têtue comme un âne, elle insiste sur les qualités de son travail très mal fait selon trois enseignants. « Dans ma culture, on ne change pas d'avis », me dit-elle en baissant les yeux comme sa culture lui impose.

Elle pleure pour me convaincre de convaincre une collègue « Dans ma culture on ne pleure pas devant les autres. Si on pleure ça veut dire... », me dit-elle en baissant encore plus une tête que sa culture rabaisse depuis des millénaires.

Un petit cadeau pour me remercier de l'aide. Je lui dis que je ne peux pas accepter « Dans ma culture, si on n'accepte pas les cadeaux... », me dit-elle s'assombrissant et avançant une misérable boîte de chocolats d'un geste royal.

Marocaine. Attirée vers le fond de son âme elle se recroqueville comme un petit enfant craintif.

« Je dois me marier.

- Te marier ? Avec le con dont tu parlais il y a un an ?
- Oui.
- L'aimes-tu ?
- Non.
- Pourquoi le maries-tu ?

— Je ne sais pas. Je l’ai aimé pendant quelques mois. Dans ma culture, on ne se marie pas par amour. »

Tout cela en une seule journée. C’est beaucoup. C’est trop pour ma culture.

J’ai envie de sortir de toutes les cultures, surtout de celles trempées dans la religion et aux pattes menues de caméléon. J’ai envie de marcher lourd et noir comme mes ancêtres, les gorilles des montagnes.

Unheimliche

Tout le monde sait que le mot fait le sociologue — les retardés mentaux qui pensent que le sociologue fait les mots sont en voie de disparition depuis au moins un siècle.

Voici quelques exemples de mots tirés du dernier numéro d’une revue de sociologie :

- *ontologie* : caractérise les sociologues scolaires-classiques (ou les informaticiens qui traitent les mots comme des bits) ;
- *onto-théo-logie* : propre aux sociologues scolaires-heideggeriens. Avez-vous déjà noté que plus il y a de tirets dans un mot et plus il y a de profondeur analytique ? Séparer avec des tirets ce que l’histoire a uni dans la langue permet au sociologue tourné vers le passé de redécouvrir le vrai sens des mots que l’immaculée conception originelle avait fait éclore. C’est ça qu’ils pensent !
- *Weltanschauung* ou *Zeitgeist* font très vieux jeu et ne sont pratiquement plus employés que par les sociologues-lycéens qui découvrent la philo.
- *Stimmung* ça, ça fait sociologue qui a eu une enfance chrétienne et qui joue au philosophe.
- *Unheimliche* est maintenant très à la mode parmi ceux qui se targuent d’avoir une approche philosophique à la sociologie, psychanalytique à la littérature, littéraire à la philosophie, etc... ceux qui, pour aller au-delà des spécialisations, disent n’importe quoi. On ne peut pas faire un pas parmi les lignes de leurs livres qui confondent le manque de clarté avec les nuances sans se sentir enveloppés par l’atmosphère nuancée de *Unheimliche*, par l’étrangeté inquiétante de ce mot étrangement étrange.

— En voulez-vous d’autres ?

— Noooooon.

Ivrognes

La célèbre gravure du XVIII^e siècle de William Hogarth sur les ivrognes de Londres, avec, au premier plan, la mère hébétée insouciant du fils qui tombe par-dessus la balustrade, pourrait représenter l’éternelle déchéance humaine que les drogues portent à la surface. Une *crack house* du Bronx d’aujourd’hui. Mais, ma confiance naïve dans le progrès me fait dire qu’à cette époque-là, c’était encore pire : le petit bonhomme hilare qui avance avec un enfant empalé sur une broche, me semble impossible à notre époque. Dès que je venais d’écrire « impossible » la pensée du

Montréalais qui, il y a une vingtaine d'années, tua le bébé de sa fille qu'il violait dès l'âge de 10 ans en l'enculant, vint me crier « Tais-toi, petit con ! »

Signe de vie

Gary Graham a été exécuté le vingt-deux juin 2000 pour le meurtre d'un homme lors d'un vol dans une épicerie en 1981, quand il avait dix-sept ans.

« Cette exécution est absurde.

- Comme toutes les exécutions.
- Le fait qu'il avait seulement dix-sept ans et qu'on le laisse dix-neuf ans en prison devrait rendre la peine de mort inacceptable même pour les réactionnaires américains.
- L'âge ne change rien...
- L'âge change beaucoup. Je regrette, mais tuer à quinze ou cinquante ans, ce n'est pas du tout la même histoire. Et puis, après dix-neuf ans on ne tue plus le même homme.
- On ne tue jamais le même homme. Graham a peut-être tué dans un moment de peur ou... Il n'est pas forcément un assassin.
- On est tous potentiellement des assassins. Tuer à dix-sept ans, malheureusement, peut être un signe de vie.
- Provoc...
- Non, effort de compréhension. »

Soccer et littérature

Hier matin au *Café Italia* la discussion était plus bruyante que d'habitude. La Juventus avait gagné, mais pour deux clients l'arbitre était un vendu à Agnelli. Le grand pansu aux petites mains de cochon n'est pas d'accord. Ce qui est étonnant, c'est que même s'ils s'animent toujours plus, ils ne perdent pas leur incapacité d'écoute. Ils analysent l'action qui a causé le penalty avec une rigueur presque mathématique. Un type qui a l'air d'un Casanova de Sainte Agathe des monts, pour donner plus de poids à son argumentation, parle de l'Italie comme du règne de la corruption.

« Rome est remplie de Galliani²⁰ !

- Et, Québec ? Les Québécois ne sont pas mieux. Avec la mondialisation il n'y a plus de différences. »

Ils crient.

Hier soir chez François on ne criait pas même si la discussion était très animée. On parlait de Joyce et de Proust. Proust ne savait pas écrire pour un, pour l'autre Joyce jouait sans se soucier des lecteurs, le troisième je ne me rappelle plus ce qu'il disait... tous des profs d'université. Ce qui est étonnant c'est que même s'ils s'animent toujours plus ils ne perdent pas leur incapacité d'écoute. Un lieu commun chasse l'autre. La lutte pour la place d'honneur entre les banalités est féroce.

²⁰ Ministre canadien d'origine italienne impliqué dans un scandale de commandite.

Ils ne crient pas.

Intensité de la voix mise à part, soccer et littérature mêmes cons bas.

Rire et frapper

Ceux qui, aveuglés par les lieux communs sur une technique aveugle, papotent dans la basse-cour du sens, en d'autres moments, me feraient sourire. Mais, quand je vois les hommes marcher au pas de la foi vers l'autel des massacres, je ne sais pas sourire. Pleurer non plus. Il faudrait sans doute rire. Rire et hurler. Leur faire peur. Rire et frapper ces oies qui se croient hommes, ces moutons qui croient penser, ces ânes qui aiment le bâton, ces paresseux résignés.

Flâner

Parmi les intellectuels de ma contrée, ne pas flâner est un péché mortel, exactement comme il y a quarante ans c'était un péché mortel de ne pas être engagé. Mais, moi qui ai toujours été pour les péchés des mortels, je suis contre les flâneurs, contre les Benjamin, les Baudelaire, les Walser, contre tous ceux qui idéalisent l'absence de projets et de compétition et qui survolent la vie avec des ailes d'apollon²¹. Je suis contre aussi, mais pas surtout, parce que les flâneurs sont à la mode. Nadia soutient que tous ceux qui parlent beaucoup ne peuvent pas être des vrais flâneurs, même s'ils parlent de flânerie. Elle a certainement raison. Mes amis flâneurs, en effet, flânent surtout avec la langue : ils disent n'importe quoi quitte à ne plus flâner quand il s'agit de défendre leur n'importe quoi. Alors ils vont droit au but. J'aime un seul type de flâneurs, les flâneurs silencieux, comme Nadia.

Lynchés

Une sinistre photo prise à Marion dans l'Indiana en 1930 : deux Noirs pendus à un arbre après avoir été lynchés. Ce ne sont pas les corps des deux hommes pendouillant comme des chiffons qui rendent la photo sinistre. Ce sont les sourires normaux (radieux ou tristes ou mélancoliques ou espiègles) des jeunes filles blanches qui regardent la caméra ; c'est le visage fier des mecs qui les accompagnent ; c'est surtout le regard du mulâtre qui indique au photographe les deux corps : ils l'ont mérité, ils n'auraient pas dû, disent ces durs petits yeux noirs. Comme la majorité des Noirs lynchés, ils doivent avoir été accusés de viol de femmes des Blancs.

Carrière

La dernière fois que je l'ai vu, ça doit être au début des années 1970, quand il avait commencé comme programmeur dans une petite banque du coin. Je lui ai parlé hier pour lui demander une faveur. On était des amis, au lycée. Tous les deux d'origine super-populaire. Tous les deux très bons à l'école. Tous les deux grands travailleurs. Lui sans lubies,

²¹ Papillon diurne, du genre parnassien.

moi... moi, j'en avais pas mal. Tous les deux dans des collèges universitaires d'élite (il resta quatre ans et moi un mois). Il avait toujours une tête sur les épaules, Parfois, j'avais ma tête dans mes mains (sans savoir quoi en faire). Il rêve. Je rêve. (Tu rêves, nous rêvons, vous rêvez, ils rêvent. Tu es déçu(e), nous sommes déçu(e)s, vous êtes déçu(e)s, ils sont déçu(e)s)

Il n'a pas un, mais des postes importants. Une fille et un fils qui réussissent très bien. Il y a vingt ans, je le trouvais trop sérieux. Maintenant il me permet de constater que ceux qui veulent « arriver », le peuvent (indépendamment des conditions sociales) : il suffit d'être intelligents et travailleur. Et moi qui ne suis pas arrivé ? Je dois avoir fait d'autres choix qui ne me donnent pas le droit de mépriser (comme il y a vingt ans), les bons pères de famille qui ont fait carrière. Je pourrais même ajouter que ma voie a été beaucoup plus facile que la sienne. Facile comme celle de tous ceux qui ont un penchant pour la critique, pour le jeu et pour le je.

Dernier jour de l'an

Tous les trois autour de la cinquantaine. Tous les trois n'aiment pas les réveillons-chapeaux-trompettes-mirlitons. Ils bavardent du manque qui fonde le désir, de l'Autre qui n'a pas d'Autre, de la révolution manquée, d'Œdipe à Colone — *C'est dommage, mais il n'est pas assez joué !* —, ils critiquent le prosaïsme de Proust et sur Valéry ils ont des contentieux. Ils lisent des passages d'Anna Karenina en faisant des considérations fort peu intéressantes sur la cigarette et le *politically correct*. N'importe quoi les fait discuter, même les robinets de l'évier. Après des incursions dans la métaphysique, l'ingénieur del grigiore pose une question physique : « Sur l'évier, préférez-vous un ou deux robinets, l'un pour l'eau chaude et l'autre pour l'eau froide ? » Elles ne voient pas très bien l'intérêt de la chose, mais elles embarquent. Après quelques minutes la discussion vire au politique et à l'histoire des classes. L'une croit que si parfois on préfère deux robinets c'est parce qu'on a été habitué ainsi.

« Non, ce n'est pas une question d'habitude. Dans la maison à la campagne, quand j'étais petite, il y a quarante ans, mon père avait déjà fait installer un seul robinet », dit la plus jeune des trois. L'ingénieur, qui ne renonce pas facilement au dernier mot et qui, avec ses amis gauchistes, aime souligner ses origines prolétaires, y met le paquet :

« Dans ma maison il n'y avait pas de robinet. Il n'y avait pas d'eau. »

Ta ta ta tam !

Conscription

Mon argumentation pour défendre la conscription obligatoire a toujours été du genre : « Si on crée des armées professionnelles, ce sont surtout les fascistes qui y vont et donc l'État pourra contrôler les gens toujours plus facilement. Le service obligatoire, par contre, crée une armée dont la composition (excepté les officiers) reflète la composition sociale et donc moins de danger de dérive autoritaire. » J'ai toujours été conscient d'une certaine naïveté de cette position, mais j'ai résisté aux critiques, jusqu'à lecture des considérations que Bernanos fait à ce propos dans « La France contre les robots ». La critique de Bernanos est bien plus radicale que toutes celles que j'avais déjà entendues : « *L'institution du service militaire obligatoire, idée totalitaire s'il en fut jamais [...] a marqué un recul immense dans la civilisation.* »

Famille

Notre génération, par ailleurs si volage, avec un acharnement dont on l'eût crue incapable, a lutté contre la famille. Contre ce lieu de petitesse, d'hypocrisie, de fermeture, de vertus vicieuses. Contre les nids de vipères. Elle a lutté et elle a gagné. Au moins quelques batailles.

Mais alors, pourquoi les journalistes, dans tous les pays de l'empire du marché, un mois oui et l'autre aussi, nous pissent un article qui parle de la « vieillesse » de nos jeunes, de leur acceptation des parents (il y en a même qui préfèrent les parents aux amis !), de leur train-train quotidien à l'ombre de papa et maman ? Parce qu'ils doivent écrire quelque chose pour mériter leur salaire ? L'explication est un peu courte, même s'il est vrai que les jeunes sont un puits sans fond pour les claviéristes et les trompettistes des médias. Je crois qu'il y a quelque chose de plus. De plus malade. On est incapable d'admettre que des familles heureuses existent. Pire ! Incapable de croire que la génération qui a détruit un certain type de famille ait été capable d'en créer une autre beaucoup plus saine.

Pourquoi ? Parce qu'écrire de la joie, quand ce n'est pas sous l'égide de la fadeur, est une tâche inhumaine. Seuls des « pessimistes » comme Leopardi peuvent le faire.

Merci

Au début de ma vie en français — début qui se mesure en années — j'étais très mal élevée. Je disais rarement merci même si j'étais tout autre que sans merci. Pour faire d'une histoire simple une histoire compliquée, je me servais rarement du signifiant | merci | mais son signifié, « merci », était souvent là. Ma gratitude trouvait mille autres façons de permettre à la forme de « devenir une occurrence physique » : un regard, une défense en règle contre les petites méchancetés quotidiennes que l'on envoyait à celui/celle que je n'avais pas remercié, une disponibilité redoublée (surtout si c'était une elle), etc. Voilà que je me retrouve à excuser mon manque de bonne éducation en montrant que ce n'étaient pas les apparences qui comptaient pour moi, mais les choses profondes : non pas la forme, mais le contenu, non les conventions, mais les vraies expressions de l'âme. Ça fait très adolescent révolté, n'est-ce pas ? Très pauvre intellectuellement, aussi. Je me retrouve parmi les simples pourfendeurs de l'hypocrisie qui souvent ne sont que des hypocrites au carré (ils sont des hypocrites du contenu au lieu d'être des hypocrites de la forme). Avec un retour de pédanterie : parmi ceux qui disent que l'inflation des | merci | (signifiant) rend impossible la détermination du « merci » (signifié) de la part du remercié.

La seule vraie défense que je pourrais invoquer, c'est de dire que parmi les paysans où j'ai passé mon enfance on ne disait merci qu'à ceux qu'on ne connaissait pas et que ma bonne éducation dialectale et paysanne se passait sans mercis

Prophète

Nul n'est prophète en son pays. Oscar non plus. Oscar est d'origine sud-américaine. Né au Québec où il a vécu jusqu'à dix-huit ans, il est retourné dans la terre de ses aïeux pendant deux ou trois ans. Il vient de revenir au Québec. « Je préfère ici, même s'il n'y a pas les montagnes à côté, même si je n'ai pas d'amis qui ont des villas au bord de la mer. À Santiago quand les filles me voyaient arriver... », il s'arrête, tourne la tête et avance les lèvres dans une moue excessive comme seules les adolescentes peuvent le faire, pour indiquer qu'Oscar n'est rien « Oscar n'était d'aucun intérêt, un latino perdu parmi des millions de Latinos. Ici Oscar est quelqu'un. Quand j'arrive, les filles... », il met une main devant sa bouche, se tourne comme pour chuchoter à une copine et fait les yeux ronds qui indiquent qu'Oscar est un personnage. Ici.

Double peur

Une fois que la peur prend feu, il n'y rien d'autre à faire qu'attendre. Inutile de déverser des paroles rassurantes, tranquillisantes, justes...elles se transforment instantanément en un combustible encore plus puissant que les paroles de haine.

La peur fait feu de tout bois.

La peur est un animal stupide, puissant et inhumain.

La peur est vraie.

La peur est souffrance.

La peur brûle même l'espoir.

Je n'aime pas Tahar Ben Jelloun (j'avais commencé un livre, dont je ne me souviens même plus du titre, et je l'avais trouvé tellement gris...), mais j'ai été agréablement surpris à la lecture d'un court article qu'il a écrit sur la peur²². Un article simple et intelligent, qui dit à peu près ceci : « Vous, vous Occidentaux qui craignez les méchants islamistes, pensez à la peur des immigrés arabes qui craignent votre peur et la folie des islamistes ».

Tiqqun

J'avais déjà été passablement irrité par La « Théorie de la jeune fille », publié par Tiqqun (*P'tits cons*, pour les amis) dans la collection *Mille et une nuits* en 2001 : un ramassis de clichés verbeux où on sent la recherche continuelle de mots pour protéger un vide culturel indéfendable (sinon des fausses attaques de ceux qui feignent d'être ennemis pour mieux se donner en spectacle). Je n'aurais pas dû lire « Théorie du Bloom », non seulement parce que la « Théorie de la jeune fille » m'avait déjà montré que les *P'tits cons* ne juchaient pas bien haut ou parce que Bloom est un nom plein d'assonances vitalistes qui contrastent avec leur gris emploi, mais parce que les *P'tits cons* croient être les vrais héritiers de Debord, les continuateurs de la critique de la société du spectacle.

22 T. B. Jelloun, *Qui spéculer sur la peur* (article paru dans *L'espresso* du 30 mai 2002).

Pourquoi Bloom ? Pourquoi choisir un nom gonflé d'espoir, un nom que même la hargne petite intellectuelle de Stephen Dedalus ne pouvait pas ternir ? pourquoi le nom de l'homme qui inventa la psychogéographie de Dublin ? de l'homme au quotidien à la dérive ? Des rognons, une discussion, un chat, une escapade, un bordel, les vesses de Molly, un livre porno... tout était occasion pour vivre à part entière. Sans doute parce qu'ils ne savent pas lire ; parce qu'ils passent leur temps à poser des pièges qu'ils appellent « théorie » dans la forêt des syllabes. Mais, c'est quoi Bloom²³ ? « *La compréhension de la figure du Bloom ne requiert pas simplement le renoncement, ce qui est peu de chose, à l'idée classique du sujet, elle requiert aussi l'abandon du concept moderne d'objectivité. (...) " Bloom " désigne une Stimmung, une tonalité fondamentale de l'être. (...) Le Bloom nomme donc aussi bien l'humanité spectrale, égarée, souverainement vacante (...) l'étant crépusculaire pour lequel il n'y a plus ni de réel, ni de moi, mais seulement des Stimmung.* » Clair ? Non. Encore : « *Le Bloom est donc aussi bien l'homme que rien ne peut plus défendre de la trivialité du monde.* » Notez la nécessité de se défendre de la trivialité du monde : on ne se défend pas du monde trivial, mais de la trivialité du monde ! Ce sont les abstractions qui nous attaquent ! Qui attaquent les P'tits cons ? « *Nous ne voyons en tout que le rien que nous sommes nous-mêmes si pleinement.* » Nous, c'est-à-dire eux.

Le cadre est noir.

Le dessin est noir.

L'atmosphère est noire.

Un noir politique loin de l'anarchie, très, très proche du fascisme et du cléricalisme.

Noir catastrophisme de gens qui ignorent l'action et qui projettent la pauvreté de l'ombre de leurs gestes sur le monde.

Est-ce qu'en partant de Debord on devait arriver là ? Je ne sais pas si on devait, ce que je sais, par contre, c'est que l'on y est arrivé. Pourquoi ? Parce que les livres de Debord sont devenus un point de départ absolus. Des vaches sacrées. Intouchables. Mais, aussi, parce que les *P'tits cons* n'ont pas d'oreilles assez fines pour entendre l'ordre de Zarathoustra, que Debord avait fait sien dans son jeu d'exclusions perpétuelles.

En vérité, je vous le conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous de Debord ! Mieux encore : ayez honte de lui ! Peut-être vous a-t-il trompés.

Vous dites que vous croyez en Debord ? Mais qu'importe Debord ! Vous êtes mes croyants : mais qu'importe tous les croyants.

Mais je ne suis pas certain que Debord, comme Joyce et comme Nietzsche ne soit pas présent dans les théories Bloomesques que comme nom pour donner des ailes à des idées rognées par les bactéries d'une

23 Qui, on est censé le savoir : « *M. Léopold Bloom se nourrissait avec délectation des organes internes des mammifères et des oiseaux. Il aimait une épaisse soupe d'abattis, les gésiers au goût de noisette, un cœur rôti avec sa farce, des tranches de foie frites dans la chapelure, des œufs de morue rissolés. Par-dessus tout il aimait les rognons de mouton au gril qui flattaient ses papilles gustatives d'une belle saveur au léger parfum d'urine.* » C'est comme ça que J. Joyce l'introduit dans le deuxième chapitre de l'Ulysse.

culture profondément livresque. Je ne pense pas qu'il faille être des aigles pour voir qu'il y a trois auteurs qui comptent beaucoup plus pour ces Blooms de la théorie que Debord et les autres. Trois auteurs jamais cités, mais qui donnent la *Stimmung* (j'ai bien appris, hein !) du texte : plus ou moins détournés, ils sont présents à chaque page : ils sont les maîtres inspireurs, les anges gardiens de la vérité P'tits connesque. Ils sont très connus, ils s'appellent : Savonarola, Luther et Müntzer²⁴. Comme ces chantres de la décadence du religieux, comme ces hommes purs qui luttèrent sans compromis contre la dégénérescence d'une société qui s'éloignait de la perfection de la parole divine, comme ces réceptacles de la foi que l'Éternel remplit du jus de la vérité, nos *P'tits cons* nous assènent la lourde parole divine incapable, dans sa hauteur infinie, de voir les germes de vie qui poussent dans les corps lézardés des pauvres humains qui traînent de la patte à côté des *P'tits cons*.

C'est un retour en pompe du religieux.

Il y a le retour du religieux mou (à la Derrida et à la Vattimo), un retour qui peut emmerder, qui peut à la limite irriter et puis il y a le retour sur les chars d'assaut de la théorie des *P'tits cons* et de tous ceux qui se sont transformés en tubes digestifs des paroles divines. Contre ce retour il n'y a que le silence. Un silence divin et indifférent.

P. S. Malheureusement, j'ai trop parlé.

Trous et tours

Ce qui importe dans la destruction des tours de New York, ce n'est pas la spectacularité, ni la nouveauté, ni l'instrumentalisation politique du suicide, ni l'excuse pour envahir l'Irak, ni l'impression que nous sommes dans l'histoire que l'on racontera, ni la capacité d'organisation de Al Qua'eda, ni le pouvoir de l'argent du pétrole ni la fixation (pour combien d'années ? pour qui ? où ?) d'un avant et d'un après, ni l'inutilité (je regrette que l'on ne puisse pas dire la *disutilité*, car il s'agit bien de *disutilité* et non de simple *inutilité*) de la violence aveugle, ni la quantité de mots et d'images qu'elle a engendré, ni la démonstration de la puissance créative de notre espèce, ni la faiblesse des nouveaux monuments en béton et acier, ni le fait que Hollywood ait fait son entrée officielle dans la réalité.

Ce qui est important, c'est de voir que le vide laissé par la chute des tours (le vide physique et non symbolique) ne peut pas survivre.

On veut dresser un nouveau gratte-ciel pour se souvenir. Ridicule. Le nouvel édifice, certainement plus beau et plus solide, fera oublier le vieux.

Si on laissait les trous, le souvenir des tours serait impérissable.

24 Savonarole (1452-1498). Müntzer (1489-1525), Luther (1483-1546). Est-ce un hasard si ces trois contempteurs de la vie vivent à une époque qui ne s'appela pas Renaissance par un caprice d'historiens ? Est-ce un hasard si la « Théorie de Bloom » naît à une époque où une nouvelle Renaissance est possible ? si on ne laisse pas que les Bush, les militaires, les *P'tits cons*, les Talibans... ne noircissent pas tout ce qui les approche.

Caractères

Symmaque à Hespérius : « Nisi forte amor mei stilum tuum coegit in gratiam ». Traduction dans *Les belles lettres* : « À moins, peut-être, que votre amitié pour moi n'ait rendu complaisante votre plume ». Traduction délavée. Douteuse : *gratia* devient *complaisance*. La langue française a un superflu que le latin ne connaît pas, mais elle en est aussi la fille qui peut, sans trop d'efforts, entrer dans la mouvance de la mère. Essayons de les rapprocher : « Si l'amitié avait rendu votre style bienveillant ? ». La phrase latine contient 42 caractères, la traduction « officielle » 70 et la mienne 42, comme l'original. Dans un texte le nombre de caractères ça compte, ça compte, ça compte énormément — si c'est vrai, comme je le crois, que la majorité des mots pointent dans la phrase seulement pour appauvrir les rares mots qui ont quelque chose à dire. Tout cela pour la forme. Pour ce qui est du contenu, retournons à Symmaque : « *Il arrive souvent, en effet, que l'affection fléchisse la sévérité du juge et que sur les propos ou les actes de nos amis notre avis relève de cette indulgence qui nous fait même, à chacun d'entre nous, chérir nos propres défauts.* » Et ceux qui ne chérissent pas leurs défauts ? Ils sont très peu nombreux ? Sans doute. Mais ce sont ceux qui comptent.

Juges

Première page des *Nouvelles littéraires* du décembre 1922 : *Sur la liberté d'écrire*. Après avoir présenté des bévues célèbres dans des procès à des œuvres littéraires et avoir écrit que l'écrivain est responsable de ce qu'il dit devant la société (et donc les tribunaux !), Pierre Mille laisser poindre l'espoir qu'un jour « *Nous aurons [...] peut-être notre tribunal, notre jury à nous, chez nous, pour juger ces questions de propreté. Le syndicat des journalistes a bien le sien.* » Qu'un jour, dans l'immense espoir des lumières, on ait pu penser que les jugements pouvaient être autonomes (entre pairs) est très facilement concevable. Qu'en 1922 on y croie encore c'est à peine concevable. Le juge doit être super-partes ou il ne peut pas rendre justice. À cela on peut rétorquer qu'il n'y a pas de super-partes, Oui : donc pas de juges ! Que journalistes, ingénieurs, médecins, etc. aient leurs tribunaux pour défendre leurs intérêts de « partes », ça va encore. Mais, pour les écrivains qui creusent là où ils aiment, qui grattent les plaies de la société sans crainte de les envenimer, qui, impudiques, percent leurs furoncles... ça non.

PS. Je préfère ne pas imaginer, en 1922, l'année de la publication de la première version intégrale de *Ulysses*, le jugement d'un tribunal présidé par Virginia Woolf !

Les seigneurs des anneaux

J'aime regarder la gymnastique, surtout celle des hommes, et en particulier les exercices aux anneaux. Lors des Jeux Olympiques je fondis en larmes d'émotion et de plaisir en admirant le lauréat de la médaille d'or. Pourquoi une telle émotion ? Parce que c'était un contact direct avec un sublime qui jaillit d'une fusion sereine et puissante de volonté, force, grâce, beauté et intelligence. Une œuvre du corps loin des contorsions du cirque, un travail de l'âme loin du marécage des livres. Si on avait encore le droit de se demander ce qu'est l'homme idéal, j'aurais une réponse facile : ni un guerrier de la taille de Napoléon, ni

un poète qui rivalise avec Dante, un philosophe comme Nietzsche non plus : ce serait un seigneur des anneaux.

Char et vélo

On pourrait dire que c'est une question de goût. Mais, je crois ce n'est pas une question de goût. Imaginer qu'Apollon abandonne son char, pour tirer le soleil avec un vélo est une idée rigolote, provocatrice, dada sans doute, facile, bien sûr, mais, surtout, de mauvais goût. Carrément vulgaire. Ce n'est pas le vélo en soi qui est vulgaire. C'est la pédalée. Ce sont les jambes des humains qui s'agitent sous un corps assis qui sont vulgaires. Imaginez donc les jambes d'un dieu ! Surtout d'un dieu comme Apollon, célèbre pour la beauté apollinienne de son visage et de son buste, mais qui, la perfection n'étant ni de ce monde ne de l'autre, avait probablement les jambes en queue de sucette. « Sous une ample toge, le mouvement des jambes est moins disgracieux ! » direz-vous. Oui, je vous le concède. C'est un peu mieux. Tout est mieux sous une ample jupe